
3 2044 009 612 763

BEPRED BREIZAD.

TOUJOURS BRETON

POÉSIES BRETONNES

Avec traduction française en regard

par

F.-M. LUZEL.



MORLAIX

J. HASLÉ, IMPRIMEUR-LIBRAIRE-ÉDITEUR.

PARIS
chez L. HACHETTE
77, Boulevard St-Germain, 77.

NANTES
V. FOREST & E. GRIMAUD
1, place du Commerce, 1.

— 1865. —

BEPRED BREIZAD.

TOUJOURS BRETON.

MORLAIX. — TYPOGRAPHIE DE J. HASLÉ, RUE D'AIGUILLON, 8.

BEPRED BREIZAD.

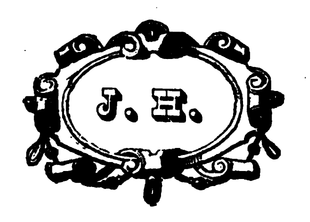
TOUJOURS BRETON

POÉSIES BRETONNES

Avec traduction française en regard.

par

F.-M. LUZEL.



MORLAIX

J. HASLÉ, IMPRIMEUR-LIBRAIRE-ÉDITEUR.

PARIS
chez L. HACHETTE
77, Boulevard St-Germain, 77.

NANTES
V. FOREST & E. GRIMAUD
1, place du Commerce, 1.

— 1865. —

PRÉFACE.

Je n'avais pas l'intention de donner de Préface à cet humble volume, que mes ancêtres, les Bardes celtiques d'il y a douze ou treize cents ans, n'auraient peut-être pas dédaigné, mais que plus d'un critique progressif de nos jours taxera sans doute d'imprudente hardiesse, ou de naïveté plus digne de pitié que de l'attention ou de la férule de nos Aristarques de l'année 1865. — Ce n'est pas que je méconnaisse l'utilité et l'intérêt des préfaces, en général, et que j'approuve, sans réserve, le discrédit où elles paraissent être tombées depuis quelques années; mais bien pour d'autres raisons, que je crois inutile de faire connaître ici. Cependant quelques personnes, trop bienveillantes peut-être, mais dont j'aime à prendre l'opinion et les conseils pour règle de conduite, en semblable matière, m'ayant té-

moigné le désir de voir reproduire, comme liminaire à mes poésies bretonnes, quelques pages publiées en mai 1859 dans la *Revue de Bretagne et de Vendée*, j'ai cru devoir me rendre à leur avis. — Je me bornerai donc à la reproduction pure et simple de ces pages, que ceux qui les ont déjà lues, ont certainement oubliées depuis longtemps.

Je pense qu'une publication qui s'intitule : *Revue de Bretagne*, pour remplir les promesses de son titre, et se proposer un but vraiment national et utile à la science, devrait s'enquérir et rendre compte de tout ce qui s'écrit et se publie en *Breton* dans notre ancienne province. Cette critique, cette tentative de renaissance (pourquoi craindre de le dire), d'une littérature trop inconnue et trop négligée de nos jours, même par les Bretons, donnerait à cette publication une importance nouvelle et une originalité pleine d'intérêt. Sans cet élément, elle ressemblerait à la première venue des *Revues* de province, Normande, Gasconne ou Auver-

gnate; elle se bornerait à décrire les anciens monuments et les ruines éparses sur le sol, à compulser et à mettre en lumière les vieilles chroniques, à recueillir de la tradition orale d'anciennes légendes oubliées et à décrire les monnaies Gauloises ou Romaines que la charrue des laboureurs et la pioche des terrassiers exhument chaque jour. Étude très-louable, j'en conviens volontiers, et que je suis loin d'avoir en médiocre estime. Mais, nous autres Bretons, qui avons l'avantage précieux de posséder une langue à nous, — je dis *langue*, et repousse vigoureusement le mot flétrissant de *patois*, — nous avons autre chose à faire, tout en ne négligeant pas ces études. Puisque cette langue, sœur aînée de toutes celles qui ont fleuri tour à tour sur le sol des Gaules et de la France, en s'enrichissant des dépouilles de son tombeau, — possède tout un cycle de chants populaires, de poëmes héroïques et de contes chevaleresques et merveilleux, marqués au cachet d'une originalité très-prononcée et très-caractéristique, avec un *théâtre* aussi curieux et intéressant qu'il est inconnu, — en un mot, puisque nous sommes assez heureux pour posséder toute une littérature nationale, le *devoir* d'une *Revue de Bretagne* serait de rechercher pieusement les débris épars de cette malheureuse littérature, — *disjecti membra poetæ*, — de les étudier, de les produire à la lumière et de les faire connaître aux

sceptiques obstinés qui traitent encore de mythe notre belle littérature bretonne (1).

Bretons ! n'avons-nous pas à craindre que nos arrière-neveux, car — *nous ne sommes pas les derniers des Bretons* ! — nous adressent un jour ce terrible reproche, en maudissant notre coupable indifférence : —

— « Caïn, qu'as-tu fait de ton frère ? — Indignes « enfants de Breiz, qu'avez-vous fait de la belle et » poétique langue de vos pères, la langue des Druides, » des Bardes et des Saints, celle que parlaient Taliésin » et Gwenc'hlan, saint Patrice et saint Kado ? Qu'avez- » vous fait de ces *gwerz* guerriers et héroïques, de ces » *sônes* amoureux et pleins de sentimentalité, de ces » poëmes tout remplis des noms d'Arthur et de Merlin, » d'Iseult et de Genièvre, de ces innombrables légendes, » qui croissaient, comme autant de poétiques fleurs, » sur les tombeaux des guerriers et des saints d'Armor » et d'Erin ? — Qu'avez-vous fait enfin de ces contes » merveilleux du foyer domestique, de tous ces enchan- » tements, de toutes ces magies, de tous ces trésors de » poésie, d'héroïsme, de rêves consolants et de visions » surnaturelles que, dans leurs longues migrations à » travers les mondes et les âges, vos pères emportè-

(1) La *Revue de Bretagne et de Vendée*, j'aime à le constater, n'a pas failli à ce *devoir*, comme le prouvent les belles *poésies bretonnes* qu'elle publie de temps à autre. —

» rent, comme leur Palladium sacré, depuis les ré-
» gions heureuses où le soleil se lève, jusqu'aux brouil-
» lards et aux rochers de notre Armorique et de la
» Cambrie, sa sœur? » —

Ah ! prenons bien garde de mériter ces justes reproches, en laissant s'éteindre dans nos cœurs les souvenirs de l'antique nationalité bretonne! — Mais cela n'arrivera pas. Les vieux Bardes ont prédit à notre langue l'éternité des rochers de nos landes et de nos rivages, et des mains pieuses et dévouées sont toujours occupées à entretenir le feu sacré des traditions nationales et à les transmettre, à travers les âges, à nos derniers descendants,

Quasi cursores vitaï lampada tradunt., —

Une voix éloquente et chère à la Bretagne a dit : —
« Les souvenirs de nationalité sont indestructibles ; ils
» peuvent être obscurcis, altérés, submergés parfois, au
» milieu de la tourmente; mais ils ne périssent jamais;
» ils finissent toujours par surmonter l'abîme, toujours
» ils reparaissent à la surface. C'est là comme un sym-
» bole de l'immortalité qui leur est réservée. » (1) —

(1) Le Huërou. manuscrits posthumes,

Répétons donc, pleins de confiance, avec le doux Barde que nous pleurerons longtemps encore :

Les chansons d'autrefois, toujours nous les chantons ;
Non, nous ne sommes pas les derniers des Bretons ! —

Cependant, travaillons et veillons de plus en plus, ne nous endormons point, car l'ennemi est à nos portes, terrible et menaçant, comme il ne le fut jamais. —

Voici le dragon rouge annoncé par Merlin !
Il vient, il a franchi les marches de Bretagne,
Traversant le vallon, éventrant la montagne,
Passant fleuves, étangs, comme un simple ruisseau,
Plus habile nageur que la couleuvre d'eau :
Il a ses sifflements ! — Parfois le monstre aveugle
Est le taureau voilé dans l'arène et qui beugle :
Quand s'apaise la mer, écoutez longuement
Venir sur le vent d'est le hideux beuglement ! — (1)

Quoiqu'il en soit, gardons-nous bien d'oublier que la sagesse de Dieu, qui châtie et qui récompense, qui abaisse et qui relève les peuples, a déposé, comme une juste compensation, dans le cœur des races déshéritées, un fonds inépuisable de cette patience séculaire

---

(1) Brizeux, l'Élégie de la Bretagne.

qui abrége le temps, et pour qui tous les fardeaux sont légers. Elle a caché aussi, dans le recoin le plus secret et le plus inviolable de leur âme, un dernier rayon d'espérance, qui ne s'éteint jamais, et qui suffit pour éclairer leur longue nuit, jusqu'au moment où la main qui les a frappés ne vienne les relever de leur abaissement et les replacer au niveau de leurs maîtres, sur cette scène si mobile des destinées et des passions humaines.

Ce jour si longtemps attendu et si vainement invoqué par nos pères, ne se lèvera-t-il pas encore sur nos têtes? — Nous, les descendants de la plus ancienne et de la plus malheureuse des races de l'Europe, serions-nous condamnés, comme les Juifs, à attendre éternellement un Messie qui ne viendra jamais? — Les vieux Bardes nous auraient-ils donc menti, en nous prophétisant la résurrection d'Arthur? — Non, Arthur reparaîtra au milieu de ses fidèles Bretons, et le vieux génie celtique aura aussi sa renaissance; et plus il aura été opprimé, persécuté, insulté, plus il puisera dans cette situation même de courage et de force pour traverser les temps difficiles où nous vivons, — et plus son réveil sera éclatant et glorieux. —

Pleins de cette pensée et confiants dans l'avenir, inquiétons-nous donc davantage de notre si vieille et si belle langue bretonne, car, si nous la laissons périr,

c'en est fait, hélas! de notre nationalité, quoique la plus ancienne et la plus tenace de toutes celles de l'Europe. Honorons-la, comme un héritage sacré auquel sont attachées nos destinées; étudions-la avec amour, recherchons ses titres perdus, et que tous ceux qui sont assez heureux pour la connaître et la parler se regardent comme obligés à faire quelque chose pour elle, et à laisser quelqu'œuvre écrite dans le pur breton que nous a enseigné le savant et à jamais regrettable Le Gonidec. —

Les vieux morts tressailleront au fond de leurs tombes de granit, dans tous les cimetières de *Breiz-Izell*, le jour où le pur breton sera écrit et parlé, et remis en hònneur! — Que les Bardes nouveaux, tous les Ossians en sabots et en *bragou-braz* de nos chaumières, les bûcherons de *Koat-ann-Noz* (Bois de la nuit), — les *Pillawers* des montagnes noires et les sombres mineurs de Poullaouen et de Huelgoat, chantent toujours les vieux *gwerz* des aïeux et en fassent de nouveaux; que les jeunes amoureux et les meuniers des bords riants du Laïta et du Scorf, de l'Isole et de l'Ellé, du Léguer et du Jaudy, — en Cornouailles, en Léon, en Tréguier, — redisent partout leurs *sônes* nouveaux, et chantent ces sentimentales et douces complaintes, dans les taillis, sur les chemins des *pardons*, au revers des coteaux et sur les landes Armoricaines, lorsque le

soir, au clair de la lune, ils regagnent leur modeste toit de chaume, après la journée achevée. — Que les savants, de leur côté, étudient la vieille langue, recherchent ses titres et ses monuments perdus, et nous rendent les vieux mots, les vieilles locutions oubliées, tombées en désuétude et remplacées par un honteux jargon. — Que nos vieux *Mystères de sainte Nonn, sainte Tryphine. la Passion de notre maître Jésus, la Création du monde, le Purgatoire de saint Patrice,* — et tant d'autres, soient encore représentés, durant des deux et trois jours, sur des théâtres improvisés en plein air, — devant les populations accourues des villes et des campagnes, des montagnes et des bois, pour s'enthousiasmer et se réchauffer le cœur aux souvenirs patriotiques et aux élans généreux dont sont remplies ces naïves et bizarres créations du génie de nos pères. — Que d'imprécations alors contre le traître Kervoura! que de larmes pour les infortunes de la douce et sympathique Tryphine! que de malédictions sur les *Saozons!* —

Alors la vieille et poétique terre d'Armor, fidèle aux antiques traditions nationales, conservera intacte sa vigoureuse et forte originalité, pendant que tout change et se modifie autour d'elle, et ce ne sera pas une des moindres curiosités de ce XIXe siècle niveleur et antipoétique. —

Et si ce beau rêve fait éclore un sourire d'incrédulité ou de pitié sur les lèvres de quelque partisan fanatique du *progrès* et de la prosaïque uniformité des vieilles nations, ne me désillusionnez pas, de grâce; laissez-moi m'isoler des agitations et de l'activité fiévreuse et désordonnée du présent, pour me bercer dans ces doux rêves de mon imagination ! — D'ailleurs, il s'en trouvera plus d'un, je l'espère, pour partager mes rêves et les préférer au désenchantement et au *réalisme* qui menacent de nous envahir de tous côtés. —

Comme l'antique et fraternelle Erin, aux Ve et VIe siècles, pourquoi notre Armorique ne resterait-elle pas comme une oasis poétique au milieu de ce désert de prose et de matière qui nous déborde ? —

Nous avons en France des chaires où sont enseignées les langues et commentés les monuments littéraires de tous les peuples qui ont passé sur cette terre et qui y ont fait plus ou moins de bruit, depuis le Grec et le Latin, jusqu'au Sanscrit et au Chinois et au Malais même, je crois. — Cela est bien, et je n'y vois rien à redire, tout au contraire; mais pourquoi ne parle-t-on nulle part du Breton, du pur Celte, à qui toutes les langues du monde, peut-être, ont dérobé quelque trésor, arraché quelque lambeau de pourpre ? — Que de grands et puissants génies nous ferions passer sous vos yeux étonnés, si nous suivions les traces de l'inspira-

tion celtique depuis les Bardes anciens, jusqu'à Chateaubriand, en passant par Ossian et Shakspeare, en qui elle éclate dans toute sa force et sa splendeur! Car Shakspeare est un vrai Celte! —

M. Le Huërou, le savant auteur des *Institutions Mérovingiennes* et *Karolingiennes*, rêvait la création d'une chaire de littérature bretonne à Rennes : nul, mieux que lui, et par sa science de bon aloi et par son éloquence sympathique, n'était fait pour remplir dignement cette patriotique mission, et sa mort prématurée a été pour la Bretagne une perte dont ceux-là seuls qui le connaissaient comprennent toute l'étendue. —

Quoiqu'il arrive, ayons foi dans l'avenir, et disons avec confiance : —

Keït 'vò gérek en apd ar mòr,
'Kânò ar Barz war dreuz he zòr,
Bépred en iez kôz ann Armòr? — (1)

F.-M. LUZEL.

(1) Dans ces poésies, je me suis servi de préférence du dialecte de Tréguier, qui est le mien; mais pas assez exclusivement pourtant pour en avoir proscrit tout mot ou toute locution d'un usage plus ordinaire dans les dialectes de Léon ou de Cornouailles. Je suis d'avis que chaque écrivain breton doit faire prédominer son dialecte dans ses compositions.

EUR GIR A-RAOG.

EUR GIR A-RAOG.

Holl Vreizaded a c'hrouienn vad,
Klewet eur gir, tud Breiz-Izell :
— Da chômo peb unan Breizad,
Dre-holl, bepred, beteg merwell ! —

Brôïz, bezet'vel ho tado,
Eeün ha gwirion en peb tachenn ;
Laket enor 'raog ar mado,
It en peb lec'h huël ho penn. —

Dalc'het-mad d'ho kizio gwech-all,
D'ho kwerzio kòz ha d'ho sôniou,
Hogen na desket ket re C'hall :
Pedet, danset er pardòniou. —

AVANT-PROPOS.

Vous tous, Bretons de bonne race, — écoutez un mot, habitants de Breiz-Izell : — Que chacun de vous reste Breton, — partout, toujours, jusqu'à la mort. —

Gens de mon pays, soyez comme vos pères, — sincères et loyaux en toute occasion; — mettez l'honneur avant la richesse, — et marchez partout la tête haute. —

Tenez bon à vos coutumes d'autrefois, — à vos vieux *gwerz* et à vos *sônes*; — mais n'apprenez pas les chansons de France : — priez, puis dansez aux *pardons*. —

Ha c'hui holl, pere doûg pluenn,
Tud a skiant, ha tud gwiziek,
N'ankouaït ket ez oc'h mibienn
D'ar re 'gomze ar brezônek. —

Ha ne glewet-c'hui ket làret
Hon iez, ar c'hôsa, marteze,
A zo er bed, hon iez kàret,
A dle merwell? — N'glewet ket se? —

Nebaon ta, holl baotred-vad Breiz,
Goureït-c'hui breman ho penn,
Ha komzet ha skrivet gant feiz
Ar iez-kôz na varwo biken.

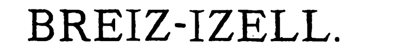
Eûz ar vrô-bell ma sav ann heol
Eo deûd gan-imb 'bars ar vrô-man,
Ha mibienn Breiz dle hi c'homz holl,
Keit ma skeûdo ann heol aman! —

Et vous tous qui tenez une plume, — gens d'esprit et savants, — n'oubliez pas que vous êtes les fils — de ceux qui parlaient le breton ! —

N'entendez-vous donc pas dire — que notre langue, la plus ancienne, peut-être, — qui soit au monde, notre langue bien-aimée, — doit mourir ? N'entendez-vous pas cela ? —

Eh ! bien donc, vous tous enfants de Breiz, — maintenant portez haut la tête, — et parlez et écrivez avec foi — la vieille langue qui ne mourra jamais ! —

Du pays lointain où le soleil se lève, — elle est venue avec nous dans ce pays, — et les enfants de Breiz doivent la parler tous, — aussi longtemps que le soleil nous éclairera. —



BREIZ-IZELL.

BREIZ-IZELL.

— Lâr d'in, anaout a rez ar vrò
Lec'h, war ar garrek, sao derò;
Lec'h 'kân ar barz war dreuz he zòr,
Ha war ann aod e trouz ar mòr? —

— Ia, ar vrò-ze eo Breiz-Izell; —
War ar bed pa daolan eur zell,
En neb lec'h na welan hini,
A c'houlenn ken braz meuleudi. —

— Lâr d'in, anaout a rez ar vrò
Lec'h ma kaver c'hoaz war eun drò
Komz Doue hag ar feiz ò rén,
Ha reiz hag eeün kalon an dén? —

BREIZ-IZELL.

— Dis-moi, connais-tu le pays — où sur le rocher s'élève le chêne ; — où le barde chante sur le seuil de sa porte, — où sur le rivage bruit la mer ? —

— Oui, ce pays-là c'est Breiz-Izell. — Sur le monde quand je jette un regard, — nulle part je n'en vois un autre, — qui réclame une aussi grande louange. —

— Dis-moi, connais-tu le pays, — où l'on trouve encore ensemble — la parole de Dieu et la foi en vigueur, — et la loyauté et la droiture dans le cœur de l'homme ? —

— Ia, ar vrò-ze eo Breiz-Izell. —
Me a garfe 'vel ar sparfel,
Kaout diou-askel, evit monet
Trezeg ar vamm 'deuz ma ganet. —

— Lår d'in, anaout a rez ar vrò
Lec'h na grèn dèn rag ar màrò;
Ma vewer en doùjanz Doue,
Ha doùjanz lezen ar roue? —

— Ia, ar vrò-ze eo Breiz-Izell; —
Evid-oùn beza diout-hi pell,
D'al lec'h m'eo choùmet ma c'halon
Ma spered 'nij 'vel eur gudon. —

— Lår d'in, anaout a rez ar vrò
Lec'h, evel bleùn barz ar parkò,
Ma weler ar merc'hed iaoùank
Er pardòniou, zeder ha koant? —

— Oui, ce pays-là c'est Breiz-Izell. — Je voudrais, comme l'épervier, — avoir deux ailes, pour m'envoler, — vers la mère qui là me mit au monde. —

— Dis-moi, connais-tu le pays, — où nul ne tremble devant la mort, — où l'on vit dans le respect de son Dieu, — et aussi de la loi de son pays? —

— Oui, ce pays-là c'est Breiz-Izell; — et pour loin que j'en sois aujourd'hui, — aux lieux où est resté mon cœur, — mon esprit s'envole, comme la colombe.

— Dis-moi, connais-tu le pays, — où, comme les fleurs dans les champs, — on voit les jeunes filles, — aux *Pardons*, joyeuses et belles? —

— Ia, ar vrò-ze eo Breiz-Izell. —
Kùdon a nij a denn-askel
War-zu ma brò, lavar, koulmik,
Deiz-mad da Vòna, ma dousik. —

— Lâr d'in, anaout a rez ar vrò,
A gar he giziou kòz atò,
Ma peder c'hoaz en ilizou,
Hag er véred, war ar beziou ? —

— Ia, ar vrò-ze eo Breiz-Izell. —
Kouabren, kasset gant ann awel,
Eùn tamm d'ann douar diskennet,
Ha bete ma brò ma douget. —

— Lâr d'in, anaout a rez ar vrò,
Ma kàner gwerziou ha zònio,
En tàl ar fornigal, bep-nòz,
En koùn oberiou ar re gòz ? —

— Oui, ce pays-là c'est Breiz-Izell. — Ramier bleu, qui voles — à tire-d'ailes du côté de mon pays, dis, ô ramier, — le bonjour à ma douce Môna. —

— Dis-moi, connais-tu le pays, — où l'on aime toujours les anciennes coutumes, — où l'on prie encore dans les églises, — et dans les cimetières sur les tombes ? —

— Oui, ce pays-là c'est Breiz-Izell. — O nuage, poussé par le vent, — descendez un peu jusqu'à terre, — et emportez-moi jusqu'à mon pays ! —

— Dis-moi, connais-tu le pays, — où l'on chante de vieux *gwerz* et des *sônes*, — le soir, au coin du foyer, — en souvenir des exploits des ancêtres ? —

— Ia, ar vrò-ze eo Breiz-Izell,
Leĉ'h ma fell d'in mont da verwel,
Ha bezan eùn deiz doùaret,
Gant ma broïz en ho béred. —

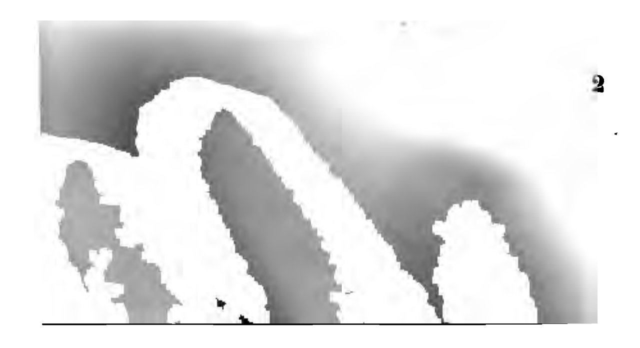
— — —

— Aun hinin a zavaz ar zòn,
'Zo eur zoudard, trist he galon,
Hag a varwo gant keùn d'he vrò,
Med prest da Vreiz e ve distro. —

— Oui, ce pays-là c'est Breiz-Izell. — C'est là que je voudrais aller mourir, — et être enterré un jour, — parmi ceux de mon pays, dans leur cimetière! —

— Celui qui fit ce sône, — est un soldat, triste de cœur, — et qui mourra de regret du pays, — s'il n'est bientôt de retour en Breiz. —

KLEMGAN.



KLEMGAN BRIZEUK.

Merwel ewit bewa.

Kanvou, kanvou d'id, Breiz-Izell!
Hirvoudet ha skuillet daerò,
En lez ar mòr dòun, c'hui, rec'hell,
En kreiz ar c'hoajou, c'hui, derò! —

Ann Ankou kriz, evel eur bleiz,
Pa deù, er goanv, è-meaz ar c'hoad,
A falc'h hep truez en brò Breiz;
He falc'h a zo rù gant ar goad. —

Med gant ar goad-ze 'zò c'houez vad,
C'houez ar ròz ha c'houez ar spern-gwenn;
Goad eur Barz eo, eur gwir Vreizad,
'Gàne he vrò en pep tàchenn! —

L'ÉLÉGIE DE BRIZEUX.

Mourir pour vivre !

Deuil à toi, deuil à toi, Basse-Bretagne ! — Gémissez et répandez des larmes, — rochers, au bord de mer profonde, — et vous, chênes, au sein des forêts ! —

La Mort cruelle, comme un loup, — quand il sort du bois, au milieu de l'hiver, — fauche sans pitié dans Breiz ; — sa faux est toute rouge de sang ! —

Mais ce sang-là a bonne odeur ; — il sent la rose et l'aubépine blanche ; — car c'est le sang d'un Barde, un vrai Breton, — qui partout chantait son pays !



Marw eo Brizeuk, Barz ann Armor,
Evit bewan en eur bed gwell! —
Kànit kanvou, koajou ha mèr,
Eostik-nòz, klemm a vouez huël. —

Mari ar Vouster, war he vez
Pedet Doue hag ar Werc'hez;
Ha laket eur ròzen nevez
Uz da galon ar c'hàner kèz. —

Hogen, pelec'h vò doùaret
Korf ar Barz a gàne ken mad
Ar vrò gan-eomp-ni holl kàret,
Mòr trò-war-drò, hag en kreiz, koad? —

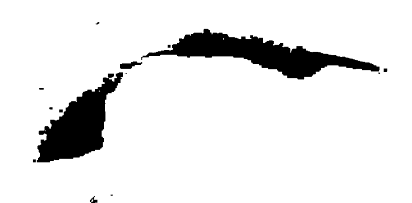
Lakaët-han en Beg ar Raz,
Hag eur peulvan a uz d'hi benn,
Dirag Sizun, ma welo c'hoaz
Al leanezed o tremen. —

Brizeux est mort, le barde d'Armor ? — Il est mort pour vivre en un monde meilleur : — chantez le chant de deuil, bois et mer ; — rossignol de nuit, gémis à haute voix. —

Et vous, Marie du Moustoir, — sur sa tombe priez Dieu et la Vierge, — et mettez une rose nouvelle, — au-dessus du cœur du pauvre chanteur. —

Mais où sera mis en terre — le corps du Barde, qui chantait si bien — le pays par nous tous tant aimé, — *mer tout autour, bois au milieu ?* —

Mettez-le au bec du Raz, — avec un peulvan au-dessus de sa tête, — en face de l'île de Sein, pour qu'il puisse voir encore — les prêtresses qui passent. —



Pe c'hoaz barz ann draouien Karnak,
Dindan ar men-hìr ar brassa,
Ha drem-dostik, eun tu bennak
Eùn derwen 'vò rèt da blanta.

War ar men-hìr rust, dìgempenn,
Kizellet levrik alaouret,
Hag euz ann derwen eùn delenn
Gant eur chàdenn aour 'vò stàget. —

Hag ann awel-mòr, o tremenn,
A gàno gwerziou ha zònio;
Hag ann eostik war ann derwenn
Epàd ann nòz a hirvoùdo. —

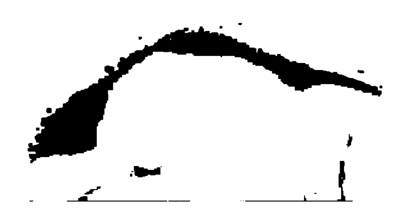
Nann! — emez-han, laket ma c'horf
En disheol koajou Kermèlo,
En eùn draonien en tàl ar Skorf,
Èno dousoc'h me a gousko. —

Ou bien encore dans la plaine de Carnac, — sous le plus grand des men-hirs ; — et non loin de là, quelque part, — il faudra planter un chêne. —

Sur le men-hir fruste, sans ornements, — gravez un petit livre doré, — et au chêne une harpe — sera suspendue par une chaîne d'or. —

Et le vent de mer en passant, — chantera des *gwerz* et des *sônes* ; — et dans le chêne, le rossignol — gémira toute la nuit. —

Non, — a-t-il dit, mettez mon corps — à l'ombre des bois de Kermèlo, — dans une vallée près du Scorf : — là, je dormirai d'un sommeil plus doux. —



En ho Kademi, Gallaoued,
N'hoc'h eùz ket goulennet Barz Breiz,
Hen deûz bepred ken brao kànet
He vrò Breiz-Vihan hag ar feiz. —

Mad oc'h eùz gret, rak er bed-all
Ema gant Gwenc'hlan, Aneurin,
(Eur C'hademi ha n'eo ket fall)
Gant Taliesin ha Marzin. —

Hogen en Breiz 'zo Barzed c'hoaz; —
Kànet holl he veuleudiou
Pere bàdo er vrò mil bloaz;
Kànit holl, ha zavet *gwerziou*. —

Me 'garfe c'hoaz, dreist ar mòr glaz,
D'hon breudeur a choùm en pell-brò,
Douget war diou-askell plùn braz,
Gallout làret : — « Skuillet daero! —

Dans votre Académie, o Français, — vous n'avez pas voulu du Barde de Breiz, — qui toujours a si bien chanté — son pays la petite Bretagne et la foi. —

Et vous avez bien fait, car dans un autre monde — il est avec Gwenc'hlan, Aneurin, — (une Académie qui n'est pas mauvaise), — avec Taliesin et Merlin. —

Mais en Bretagne il y a des Bardes encore; — chantez tous ses louanges — qui dureront mille ans dans le pays; — chantez tous, et faites des *gwerz*. —

Et moi je voudrais pardessus la mer bleue, — à nos frères qui sont en lointain pays, — porté sur deux ailes à grandes plumes, — pouvoir aller dire: « versez « des pleurs!



» Allaz ! marw eo Barz Breiz-Izell !
» Koajou ha mòr-doùn hirvoudet !
— « Marw eo 'med ewit bewa gwell, » —
E deùz eur voùez dioùc'h krec'h lâret. —

« Hélas ! il est mort, le barde de Breiz-Izell ! — » bois et mer profonde, pleurez ! » — « S'il est mort » c'est pour mieux vivre, » — a répondu une voix d'en-haut. —



MONA.



MONA.

War lez ar ster, hi zreid en dour,
Azezet war ar c'hlazenn flour,
Eûn abardeiz, Môna Daoulaz
'Oa er prad, dindan ar guern glaz.

Truezuz, ha stouët hi fenn,
'Oa ar plac'hik, gant ec'h anken;
An daerou eûz hi daoulagad
'Steredenne war ieod ar prat.

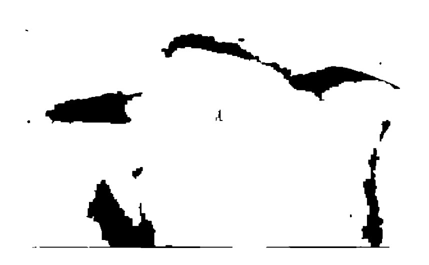
War ar skour eûn envnik bihan
'Lavaraz neùze, dre hi gàn : —
« — N' stravillet ket an dour, plac'hik,
» Er gìz-ze, gant hò taou-droadik;

MONA.

Sur le bord de la rivière, les pieds dans l'eau, — assise sur le gazon frais, — un soir, Môna Daoulas — était dans la prairie, sous les aulnes verts. —

Mélancolique et la tête penchée, — était la jeune fille, avec sa douleur, — et les larmes de ses yeux — perlaient sur l'herbe de la prairie. —

Sur la branche un petit oiseau — dit alors, par son chant : — « Ne troublez pas l'eau, ô jeune fille, — » de cette façon, avec vos deux petits pieds ; —



» Rag n'hellin mui gwelet ma skeùd,
» Na stered an oabl ken nebeud :
» Selaouet pedenn ann envnik,
» N' stravillet ket an dour, merc'hik ! » —

Mônik a lavaraz neùze
D'ann envn a gomze er stumm-zé :
— « N'as be doan, ann dour stravillet,
» Heb dâle pell, 've sklezr ha net ;

» Med, siouaz ! en deiz ma teùiz
» El lec'h-ma-gant Iannik Kariz,
» Ann hinin am eûz re gâret,
» Ah ! neûze ez oa did lâret : —

» Oh ! na stravillet ket, Iannik,
» Kâlon hag ene ar plac'hik,
» Na voint ken gloan, na skeûdoint ket
» Ar stered, an heol beniget ! » —



» Car je ne pourrai plus y voir mon image, — ni
» davantage les étoiles du ciel : — écoutez la prière
» d'un petit oiseau, — ne troublez pas l'eau, la belle
» enfant ! »

Mônik répondit alors — à l'oiseau qui lui parlait de
la sorte : — « Ne crains rien, l'eau troublée — sans
» tarder redevient claire et limpide; —

» Mais hélas ! le jour où je vins, — en ce lieu
» avec Iannik Caris, — celui que je n'ai que trop
» aimé, — ah ! c'est alors que tu aurais dû dire : —

— » Oh ! ne troublez pas, Iannik, — le cœur et
» l'âme de cette jeune fille, — ils ne seront plus purs,
» ils ne réflèchiront plus — les étoiles et le soleil
» béni ! » —

GROEG AR CHEMINOD.

Da Varz Kernew, Prosper **Proux.**



GROEG AR CHEMINOD. (1)

I.

Gaodik Keralsi oa eur plac'h
Zeder ha koant, n'heller hen nàc'h,
Ha neb-lec'h na vije gwelet
Merc'h iaoùank braoc'h kempennet. —

Ia, hounès 'oa eur farodez,
Ha wit-hi da vez-han mâtez,
Er barroz-holl na weljeac'h'ket
Eûn-all 'vije kaerroc'h gwisket. —

An holl baotred iaoùank ar vrò
Hi c'harrie, a glaske an drò
Ewit ober d'ez-hi al lez,
Er pardoniou, leùriou-newez.

---

(1) Ar gwerziou-ma, peurvuian, ec'h heller da gâna war eùn tôn koz bennag. —

LA FEMME DU CHEMINOD. (1)

I.

Marguèrite Keralsy était une fille — gaie et jolie, on ne peut le nier, — et nulle part vous n'eussiez vu — jeune fille mieux parée. —

Oui, c'était là une élégante, — et quoiqu'elle ne fut qu'une servante, — dans toute la paroisse vous n'eussiez pu en trouver — une autre ayant de plus beaux vêtements. —

Tous les jeunes gens du pays — l'aimaient et cherchaient l'occasion — de lui faire leur cour, — aux pardons et aux aires neuves. —

(1) Ces poésies, pour la plupart, peuvent se chanter sur quelque vieil air.

Med hi na ree med hô goapàd,
Distreï gant faé hi daoulagad : —
« — Adrèn ! — m'è-z-hi, — paotrik ar zaoût !
» N'è ket da seurt a fell d'in kaoût !

» N' c'hoùlennan ket eùn debrer iod,
» Eur mic'hiek, eur bris-diod,
» Nag iwe eùn turnier-doùar,
» N'oùn ket 'wit ar rùmm-ze, c'hui òar ? » —

Gaodik koant, me anvez hò tad,
Iwe ho mamm, kristènien vad,
A vew en poan, en paourentez ;
Hò klewet a zò eùn druez. —

II.

Setu dimèzet Gaodik koant,
D'eùn dèn 'c'hène kalz a arc'hant,
Ha bèt d'ez-hi eur Cheminod,
'Sò hi c'hànò *Limousinod*.

Mais elle ne faisait que se moquer d'eux, — et détourner dédaigneusement les yeux : — « Arrière ! disait-elle, le garçon vacher ! — « je ne veux pas de gens de ta sorte !

« Je ne veux pas d'un mangeur de bouillie, — un » morveux, un imbécile, — pas davantage d'un fouis- » seur de terre ; — je ne suis pas pour des gens de » cette espèce, le savez-vous bien ? » —

Belle Marguèrite, je connais votre père, — votre mère aussi, de bons chrétiens, — qui vivent avec peine et dans la pauvreté ; — c'est une pitié de vous entendre ! —

II.

Voilà la belle Marguèrite mariée, — mariée à un homme qui gagne beaucoup d'argent : — elle a épousé un *Cheminod* — dont le nom est *Limousinod*.

Limousinod 'zò a vrò-bell,
N'eò ket gànet en Breiz-Izell;
'Vel eûn aotrou ez è gwisket,
'Vel eur person ez è disket. —

Na gomz nemed ar Gallek-c'houek,
Ha faé râ eûz ar Brezônek,
Hag eûz holl baotred an Armor;
Henès 'vad a zò eur pabor! —

Kàrout 'ra kaer ar chistr, ar gwin,
Hag ar voûtail hag ar chôpin
Ez eo ar benwiou, me grèd,
Peurvuia gant-han 've gwelet.

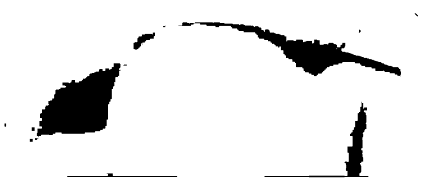
Eiz dé penn-da-benn eo pàdet
Dansou ha festou ann eûred,
Ma lavaré ann holl dùd fûr: —
— « Kement-mà 'dremen ar muzur! » —

Limousinod est de pays lointain, — il n'est pas né en Basse-Bretagne : — il est mis comme un *Monsieur*, — il est savant comme un Recteur. —

Il ne parle que le meilleur Français, — et il dédaigne le Breton — et méprise tous les enfants d'Armor ; — Ah ! c'est là *un gaillard !* —

Il aime beaucoup le cidre et le vin, — et la bouteille et la chopine — sont, je crois, les outils — qu'on lui voit le plus souvent entre les mains. —

Huit jours entiers ont duré — les danses et les festins de la noce, — si bien que tous les gens sensés disaient : — « Ceci passe la mesure ! » —



Allaz ! brema 'zò eûn dans-all ; —
Al Limousinod, an dèn-fall,
Na rà nemed fouetan arc'hant,
Ha pîlad 'wechou Gaodik koant !

Gwassoc'h 'zô c'hoaz, an dén diroll,
P'hen eûz debret ha lonket holl,
Eur mintinn a zò diskampet,
Ha ne òar dèn pe-lec'h eò eet. —

Ha setu n'eûz choûmet netra,
Arc'hant, na dillad, na bara,
Gant Gaodik paour, med eur bûgel,
Eur bûgelik, prest da c'henel !

N'en eûz choûmet, 'wit holl vàdou,
Med eûn tòk-plouz, eur c'hôz vragou,
Boutaillou ha daou gorn bûtun,........
Groeg paour, setu oc'h holl fortun ! —

Hélas ! voici maintenant une autre danse ; — Limousinod , le méchant , — ne fait que dépenser de l'argent — et battre parfois la belle Marguèrite !

Et , ce qui est pis , l'homme sans conduite , — après avoir tout mangé et bu , — a décampé un beau matin, — et nul ne sait où il est allé. —

Et il n'est rien resté, — ni argent, ni vêtements, ni pain , — à la pauvre Marguèrite , rien , si ce n'est un enfant , — un petit enfant près de naître. —

Il ne lui est resté , pour tous biens , — qu'un chapeau de paille , une vieille culotte , — des bouteilles vides et deux pipes ,........ pauvre femme voilà toute votre fortune ! —

III.

Merc'hed iaoùank a Vreiz-Izell,
Ann dùd deût eûz ar brôïou-pell,
A ve 'vel Aotrounez gwisket,
Cheminoëd ha Gallaoued,

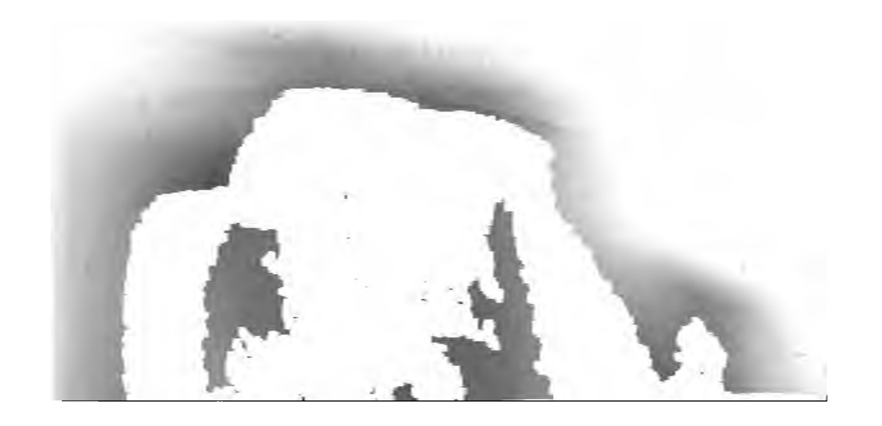
Diwallet mad out-hè merc'hed,
Ha n'hò c'hredet ket re-abrêd : —
Med kemerret d'in eur Breizad,
Eul labourer, eur c'hristen-mad ! —

III.

Jeunes filles de Basse-Bretagne, — les gens venus de pays lointains, — et qui sont habillés comme des *Messieurs*, – *Cheminods* et *Gàllos*,

Méfiez-vous en, jeunes filles, — et ne les croyez pas trop facilement : — mais prenez-moi un Breton, -- un travailleur, un bon Chrétien ! --

KANAOUEN AR C'HAWEL.



KANAOUEN AR C'HAWEL

Kousk aze, ma mabik bihan. —
Èlik gwenn, gant hi vleo melon,
Kousk aze en kornik ann tàn,
Eet è da dad da Lannuon. —
Kousk aze, ma mabik bihan. —

Kousk aze bùan, ma c'halon. —
Ewit préna did eùn oanik,
Da dad 'zo èet da Lannuon,
Eùn oanik gwenn hag eùn estik. —
Kousk aze bùan, ma c'halon. —

Kousk aze 'n es liennou gwenn. —
Hag a weli, dre da hûnvré,
Oanigou ann ef uz da benn
O peûri bars ar gliz-beuré. —
Kousk aze 'n es liennou gwenn. —

CHANT DU BERCEAU.

Dors-là, ô mon petit enfant. — Petit ange blanc, à cheveux blonds, — dors-là, au coin du feu, — ton père est allé à Lannion. — Dors-là, ô mon petit enfant.

Dors-là vite, mon cœur. — Pour t'acheter un petit agneau, — ton père est allé à Lannion, — un petit agneau blanc et un rossignol. — Dors-là vite, mon cœur. —

Dors-là, dans tes linceuls blancs, — et tu verras, pendant ton sommeil, — les petits agneaux du ciel, au-dessus de ta tête, — qui paissent dans la rosée du matin. — Dors-là, dans tes linceuls blancs.

Kousk aze, ma laouenanik. —
Ann oanigou ez ar stered,
En prajou ann ef ken koantik,
O redek, o c'hoari bepred. —
Kousk aze, ma laouenanik. —

Kousk aze, élik bleo melenn. —
Al loar ez è ar messaër
Euz ar bleizi 'wit ho difenn :
Sell, mabik, pebeuz da bràd kaer! —
Kousk aze, élik bleo melenn! —

Kousk aze, roue he vammik! —
Me brénò did eûn oan bihan,
'N hi c'houzouk eur brizillonik,
Eur brizillon arc'hant gant-han. —
Kousk aze, roue he vammik! —

Kousk aze prim, ma zurzunel. —
Med mar begia an oanik 'vad,
'Teuio d'hen kerc'hout d'hi gawel
Eur bleiz dû ha drouk eûz ar c'hoad. —
Kousk aze prim, ma zurzunel. —

Dors-là, mon petit roitelet. — Les petits agneaux sont les étoiles, — dans les prairies du ciel si gentils, — courant et folâtrant toujours. — Dors-là, mon petit roitelet. —

Dors-là, petit ange aux blonds cheveux. — La lune est le berger — qui les défend contre les loups. — Vois, mon enfant, la belle prairie! — Dors-là, petit ange aux blonds cheveux. —

Dors-là, roi de sa petite mère. — Je t'achèterai un petit agneau, — avec un petit grelot à son cou, — oui, un petit grelot d'argent. — Dors-là, roi de sa petite mère. —

Dors-là vite, ma tourterelle. — Mais si le petit agneau bêle, — viendra le prendre dans son berceau — un loup noir et méchant, du bois. — Dors-là vite, ma tourterelle. —



Kousk aze, kousk, ma rozennik. —
Kerz kuit, bleiz dù, retorn d'ar c'hoad,
Bag n'as bô ket ma c'halonik,
Ma mab bihan, glaz hi lagad. —
Kousk aze, kousk, ma rozennik. —

Kousk aze, ma mabik bihan,
Koantoc'h kalz wit mab eur roue,
Kousk, ma oanik gwenn, kousk buhan;
Evel en baradoz Doue,
Kousk aze, ma mabik bihan! —



Dors-là, dors, ma petite rose. — Va t'en, loup noir, retourne au bois, — car tu n'auras pas mon petit cœur, — mon petit enfant à l'œil bleu. — Dors-là, dors, ma petite rose. —

Dors-là, ô mon petit enfant, — bien plus beau que le fils d'un roi; — dors, mon petit agneau blanc, dors vite; — comme dans le paradis de Dieu, — dors-là, ô mon petit enfant. —



PEDEN AR MEDERRIEN

Eûz ar Mintin.

Da Varz Breiz-Izell,
an Aotro Th. Kermarker.

PEDEN AR MEDERRIEN EUZ AR MINTIN.

I.

Ken rû hag ar glaou-tân er forn, ha lugernuz,
E sav heol ma Doue, ar mestr holl-gallouduz : —
Hirio 'vezo aré ha kaer ha tôm an deiz,
Ma vò eur blijadur medin en parkou Breiz. —

Hogenn, a-raog an heol, p'hen deûz ar c'hòg kànet,
Holl dud an tiègez kerkent a zo zavet,
Ha goude boût skarzet peb-hinin he skudell,
E-maint brema war hent ar park, heb dàle pell.

Gant-'è 'zò peb a falz : — da gentan ar baotred,
Ha neuze, war hò lerc'h, 'teû iwe ar merc'hed ;
Ha heb làret eur gìr, c'heuillont ar wenojenn,
Dindân ar boujennou hag en touez ar radenn.

PRIÈRE DU MATIN DES MOISSONNEURS.

I.

Aussi rouge que la braise dans un four, et éclatant, — se lève le soleil de mon Dieu, le Maître tout-puissant : — Aujourd'hui encore le temps sera et beau et chaud, — et ce sera un plaisir de moissonner dans les champs de Breiz. —

Mais avant le soleil, aussitôt le chant du coq, — tous les gens de la ferme se sont levés, — et, après avoir vidé chacun son écuelle, — les voilà, sans plus de retard, en route vers le champ.

Chacun d'eux porte une faucille : d'abord viennent les hommes, — et ils sont suivis de près par les femmes : — ils marchent en silence et suivent un sentier, — sous les buissons, parmi les fougères.

Ar glìz-beuré a luc'h war ar ieod, 'vel stered,
Ar glujiri 'n em c'halv, a beb-tù, 'n touez an ed,
Hag ar voualc'h, hag an drask, hag al laoùenanik
A gàn holl ho zòniou, war ar skour, ken koantik! —

Peb-hini 'zav hi vouez hag iwe hi bedenn
War dù 'n Aotro Doue, hag a gàn ken laouenn
Meulodi ann hini 'grouaz peb-tra er bed,
'Raog diskenn d'ann douar, da glask hi damik boed!

Hag ann dèn he-unan a chòmfe heb sevel
Hi vouez hag hi galon, eùz hi draonienn izell,
En-trezeg hi Doue! Ann anevaled mud,
Heb gaou, a dàlfe mui neuze ewit ann dud! —

Oh nann! — ze ve gwelet, marteze, el lec'h-all;
'Vel en brò ar Saozon, ha siouaz! en brò-C'hall,
Hogenn nann en hon touez, nann barz ann douar Breiz,
Brò ann dud eeün ha mad, ho c'halon leün a feiz.

La rosée du matin brille sur l'herbe, comme des étoiles, — les perdrix s'appellent de tout côté, parmi les bleds, — et le merle, la grive et le roitelet — chantent si gentîment leurs chansons, sur la branche ! —

Chacun élève sa voix, et aussi sa prière — vers le Seigneur Dieu, et chante si gaîment — les louanges de Celui qui créa toutes choses dans ce monde, — avant de descendre à terre, pour chercher sa pâture ! —

Et l'homme seul resterait sans élever — sa voix et son cœur, de cette vallée, — vers son Dieu! Les animaux privés de raison, — sans mentir, vaudraient alors mieux que les hommes ! —

Oh non! Cela se voit, peut-être, ailleurs, — comme au pays des Anglais, et même, hélas! au pays de France, — mais non parmi nous, non sur la terre de Breiz, — le pays des hommes droits et bons, au cœur plein de foi. —



Sellet! — A-raog peb-tra, kent deraoui 'n dewez,
Kent 'wit lemman ar falz, boulc'hin eùn erw newez,
Setuint daoûlinet barz ar gliz-beuré, holl,
Ho fennou diskabel, troët 'n tuz ar zav-heol.

Ha brema selaouet: — ar c'hòsan ar vandenn
A lavar a vouez sklezr hag huël ar bedenn,
Hag ar re-all neuze a gemer war hi-lerc'h,
Daòulined a beb-tu, mesk ar ieot hag ar c'herc'h. —

II.

— EUR VOUEZ HE-UNAN. —

En hâno ann tàd,
En hâno ar mab,
En hâno ar speret,
En hâno an Drindet. —

Amen! —

Voyez! — Avant toute chose, avant de commencer la journée, — avant d'aiguiser la faucille, pour entamer un nouveau sillon, — les voilà tous à genoux, dans la rosée du matin, — tête nue, et tournés vers le levant.

Et maintenant écoutez : le plus âgé d'entr'eux — dit la prière, à voix haute et claire, — et les autres reprennent après lui, — agenouillés de tous côtés, parmi l'herbe et l'avoine. —

II.

— UNE VOIX SEULE. —

Au nom du Père, — au nom du Fils, — au nom du Saint-Esprit, — au nom de la Trinité. — Amen! —



Hon tad pehini 'zo 'n Envò,
Da vezò meulet oc'h hànò;
Da deuïo ho roùantelez,
Evel barz an ef, en hon touez. —

— AN HOLL. —

Roët d'imb holl bugale Breiz
Ar peoc'h hag hon bara beb-deiz,
Ha pardònet d'imb hon faziou,
'Vel ni d'ar re a rà d'imb gaou.

Eùz a beb-seurt drouk hou mìret,
Ha dreist-holl eùz ann drouk-speret : —
Aotro, selaouet hon pedenn,
Ha da vò gret ho ioül. — Amenn ! —

— EUR VOUEZ HE-UNAN. —

Salud, Mari, mamm ha Gwerc'hez,
Leùn a c'hall oud, a vadèlez,

Notre père qui êtes aux cieux, — que votre nom soit loué ; — que votre règne arrive, — comme dans le ciel, parmi nous.

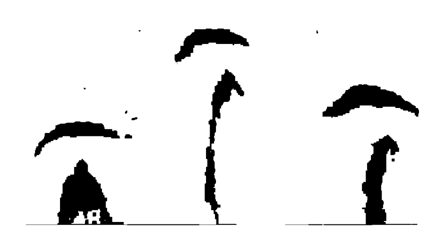
— TOUS ENSEMBLE. —

Donnez à nous tous enfants de Breiz — la paix, avec le pain de chaque jour, — et pardonnez-nous nos fautes, — comme nous pardonnons à ceux qui nous font du mal.

De tout mal préservez-nous, — et par dessus tout, de l'esprit malin : — Seigneur, écoutez notre prière, — et que votre volonté soit faite. — Amen ! —

— UNE VOIX SEULE. —

Je vous salue, Marie, mère et Vierge, — vous êtes pleine de pouvoir et de bonté, —



En-oc'h hon Zalwer zô krouët,
Ha dreist ann holl oc'h beniget :

Oh ! ia, dreist holl groagez ar bed,
Hag iwe ar frouez a doùget,
Ken gloan ha ken karantezuz,
Zalwer ar bed, ho mab Jezuz ! —

— AN HOLL. —

Santez Mari, mamm d'hon Zalwer,
Pedet 'wit-omb en peb amzer,
Breman, ha d'ann deiz ken gârò,
Pa deüo d'hon skei ar Marò ! —

— EUR VOUEZ HE-UNAN. —

Eur *Bâter* hag eûn *Ave* c'hoaz,
'Wit trùgarekàd hon Zalwer,
Marwet ewit-omb war ar groaz,
Da voût roët d'imb eûn eost kaer ;

En vous notre Sauveur est conçu, — et vous êtes bénie par dessus toutes.

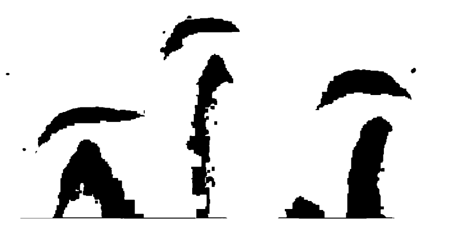
Oui, par dessus toutes les femmes du monde, — et aussi le fruit que vous portez, — si pur et si charitable, — le Sauveur du monde, votre Fils Jésus! —

— TOUS ENSEMBLE. —

Sainte Marie, mère de Dieu, — priez pour nous en tout temps, — maintenant, et à l'heure si amère, — où viendra nous frapper la Mort! —

— UNE VOIX SEULE. —

Encore un *Pater* et un *Ave*, — pour remercier notre Sauveur, — mort pour nous sur la croix, — de nous avoir donné une bonne moisson;



Ha goûlenn ma plijou gant-han
Kenderc'hel d'imb he vadélez
Hag iwe ann amzer-vad-man,
'Wit dastum hon ed hag hon frouez.

Pater noster, etc.

Brema laromb *Litaniou*
Ar Werc'hez Vari, mamm Jezus,
'Wit ma selaouou hon c'hlemmou,
Evel eur vamm garantezus; —

Ha 'wit goulenn eur màrò mad,
Pa vò réd mônt di-war ar bed,
Ha beza barnet gant ann Tad, —
Eùn deiz kaer, pe spontuz meurbed! —

Kyrie eleïson, etc.

Làromb c'hoaz eùn *De profundis*
'Wit hon holl gerent tremenet,

Et pour demander qu'il lui plaise — de nous continuer sa bonté, — et aussi ce temps favorable, — pour récolter notre blé et nos fruits. —

Pater noster, etc.

Maintenant récitons les *Litanies*, — de la sainte Vierge, mère de Jésus, — pour qu'elle écoute nos plaintes, — comme une mère compatissante; —

Et pour demander une bonne mort, — quand il faudra quitter cette terre, — pour être jugés par le Père, — jour heureux ou jour rempli d'horreur! —

Kyrie eleïson, etc.

Disons encore un *De profundis* — pour tous nos parents décédés, —



'Wit hon mignoned, hon broïz,
A zò bet gant Doue galwet : —

Eûn-all 'wit ann holl eneou
Dalc'het en tân ar purgatoar,
'Wit ma teurvezo hon Aotrou
Hô dîgemer eûn deiz 'n he c'hloar.

De Profundis clamavi, etc.

— EUR VOUEZ HE-UNAN. —

Eûz a greiz pûns dòn ar poaniou
E krîan hò trezeg Aotrou,
Aotrou selaouet ma c'hlemmou ! —

— HOLL. —

Troët hò tiou-skouarn, ma Jezuz,
En-trezeg ma mouez truezus,
Ha bezet d'în karantezuz ! —

Pour nos amis, nos compatriotes — qui ont été appelés par Dieu : —

Un autre pour toutes les âmes — retenues dans les feux du purgatoire, — pour que le Seigneur daigne — les recevoir un jour dans sa gloire. —

De Profundis, etc.

— UNE VOIX SEULE. —

Du milieu du puits profond des angoisses, — je crie vers vous, Seigneur; — Seigneur, écoutez ma plainte.

— TOUS ENSEMBLE. —

Prêtez votre oreille, ô mon Dieu, — devers ma voix plaintive — et soyez-moi compatissant! —

— AR VOUEZ HE-UNAN. —

Hervez hon droûk mar hon barnet,
Aotrou, piou a vezò kàvet
Gloan a-walc'h 'wit beza zalwet? —

— HOLL. —

Med c'hui 'varnò gant karantez,
Hag a roï d'imb ar gwir vuhez,
Hò lèzenn n'eò ket dìdruez.

— AR VOUEZ HE-UNAN. —

Me am eûz fizianz 'n hò komzou,
C'hui 'zò leûn a vadélèzou,
Ha n'am c'holfet ket, ma Aotrou.

— HOLL. —

Dioûz ar mintin beteg ann nòz,
Me c'houlenn dalc'h-mad hò pennoz,
Ha gant fizianz kalz hi gortoz. —

— UNE VOIX SEULE. —

Si vous nous jugez selon nos iniquités, — Seigneur, qui sera trouvé — assez pur pour être sauvé ? —

— TOUS ENSEMBLE. —

Mais vous nous jugerez avec charité, — et nous donnerez la vraie vie, — car votre loi n'est pas impitoyable ! —

— UNE VOIX SEULE. —

Je suis plein de confiance en votre parole, — vous êtes rempli de bonté, — vous ne me perdrez pas, mon Seigneur !

— TOUS ENSEMBLE. —

Depuis le matin jusqu'au soir — je demande constamment votre grace, — et je l'attends plein de confiance.



— AR VOUEZ HE-UNAN. —

Rag c'hui 'zò leùn a vadèlez,
A c'halloud hag a garantez,
Ewit prènan ar pec'her kaèz. —

— HOLL. —

Ia, c'hui 'glewò klemm ar pec'her,
Rag holl int hò pugale ger,
Ha d'ez-he holl 'vefet Zalwer! —

En hanò ann tad,
En hanò ar mab,
En hanò ar speret,
En hanò ann Drindet. —

Amen! —

III.

Hag ann envned bihan 'rê iwe hò fedenn,
Hag à gànè er gwez, ken zeder, uz d'hò fenn,

— UNE VOIX SEULE. —

Car vous êtes plein de bonté, — de pouvoir et de charité — pour racheter le pauvre pécheur.

— TOUS ENSEMBLE. —

Oui, vous écouterez la prière du pécheur, — car ils sont tous vos enfants chéris, — et vous serez leur Sauveur à tous ! —

Au nom du Père, — au nom du Fils, — au nom du Saint-Esprit, — au nom de la Trinité. —

Amen ! —

III.

Et les petits oiseaux faisaient aussi leur prière, — et chantaient si joyeux, dans les arbres, au-dessus de leurs têtes, —

'Vel ma kàn ann ogrou ann : — ô *Salutaris*,
En pàd ann oferrenn, dindan bolz ann iliz. —

Ha brema, paotred-vad, poanerrienn kàlònek,
It, ha boulc'het ann erw : hag ar gwîniz boedek
Dindan ar falzou lemm, ar zegall hag ar c'herc'h,
Evel ar foenn er prád, a gouezò war hò lerc'h.

Al labour 've skanvoc'h goude beza pedet;
Gret sîn ar groaz, hag ît. — Brema sellet, sellet!
Oh! gwella mederrienn! — Kerc'h 'zò er park, he leiz,
Med holl vezò tròc'het a-raog divez ann deiz. —

Kaer hen defò zoudenn c'houistel ann hent c'houarn,
O tônt eùz a vrò C'hall, iudall tost d'hò dion-skouarn,
Hi na zistrofont tamm, ewit zellet, hò fenn,
Pa vont war hò labour, pa vont gant hò fedenn! —

Ha keìt ha ma chòmò gant-ez iez hò zàdò,
Keit ha ma lakafont ar feiz 'raog ar màdò,

Comme l'orgue chante l'*ò Salutaris,* — à la grand'-messe, sous la voûte de l'église. —

Et maintenant, bons gars, travailleurs courageux, — allez, entamez le sillon : et le blé nourrissant — sous vos faucilles bien aiguisées, le seigle, l'avoine, — tomberont derrière vous, comme le foin sous la faux du faucheur. —

Le travail est plus léger après la prière ; — faites le signe de la croix, et partez..... et maintenant, voyez, voyez ! — Oh ! les bons moissonneurs ! le champ est plein d'avoine, — mais tout sera coupé avant la fin du jour. —

Bientôt le sifflet du chemin de fer, — venant du côté de la France, aura beau retentir à leurs oreilles, — ils ne détourneront même pas la tête pour regarder, — quand ils seront au travail ou en prière !

Et aussi longtemps qu'ils conserveront la langue de leurs pères, — et qu'ils préféreront la Foi à la richesse, —

Ha ma pedfont 'vel-ze, beb-mintin ha beb-nôz,
'Wit ma skuillò Doue war hò foan he vennoz;

Bezet heb doan a-bed : — Ann aër rû dioûganet
Gant Marzinn, ar Barz kòz, 'hell dônt 'n em c'huibanet,
A-dreûz hon parkou ed hag hon lanneïerou',
Bruzunan hon rec'hel ha flastran hon bleùñiou;

Bikenn n'hellò boulc'han, neb-gîz, hon c'halonou,
Na moûgan hon iez kôz, hon gwerziou, hon zôniou,
Nag hon feiz en Doue, hon Aotrò, hon gwir dad;
Peb dèn en Breiz 'làro : — « *Me zò bepred Breizad !* » —

Aussi longtemps qu'ils prieront ainsi, matin et soir, — pour demander à Dieu de répandre ses bénédictions sur leur peine ; —

Soyez sans crainte : *le serpent rouge prédit — par Merlin*, le vieux Barde, peut venir en sifflant, — à travers nos champs et nos landes, — broyant nos rochers, écrasant nos fleurs ; —

Jamais il ne pourra entamer, en aucune façon, nos cœurs, — ni étouffer notre vieille langue, avec nos *gwerz* et nos *sônes*, — et notre foi en Dieu notre Seigneur, notre vrai père ; — tout homme en Breiz dira : « *Je suis toujours Breton* ! » —

SOEZIK.

D'am mignon
Yan' DARGENT. —

SOEZIK.

En mîz maè, pa vez ann heol sklezr,
Pa gàn ar voualc'h, ann alc'houeder,
E savaz Soezik mintin-mad,
Ha buhan 'wiskaz he dillad.

Koef lienn war he bleo melenn,
Bròzik marellet, lourou gwenn : —
Ha da redek dre ar parkou,
Da gutuil a beb-tû bleuniou.

Skanv ha laouenn, gloebiet he bròz,
En mesk ar ieod, gant ar glìz-nòz,
Oh ! m'ho pije gwelet Soezik !
Doue, koanta m'oa ar plac'hik !



SOEZIK.

Au mois de mai, quand le soleil est clair, — quand chantent le merle et l'alouette, — se leva Soezik de bon matin, — et promptement elle s'habilla. —

Coiffe de lin sur ses cheveux blonds, — petite jupe à raies et bas blancs ; — et de courir par les champs, — pour cueillir de tous côtés des fleurs.

Légère et joyeuse, la jupe mouillée, — dans l'herbe, par la rosée, — Ah ! si vous aviez vu Soezik ! — Dieu, qu'elle était belle, la fillette ! —

Ar c'heillenn-aour, ar melvennou,
Kenkoulz hag ann evnidigou,
A darnije a uz d'he fenn,
Peb hini gant he ganaouenn.

Ma lavarent d'ez-hi : — « Deiz-mad !
» Deiz-mad, plac'hik ken skanv a droad !
» 'Wit-out eò ken kaer ar bleuniou,
» 'Wit-out e-kànomb hon zôniou ! » —

Hag ann heol-zàv, eùz he gwelet
Ken koant, ken koant, oa souezet,
Ha mezuz, me gred, eùn tammik,
O voût trec'het gant eur plac'hik ! —

Skanv ha laouenn, gloebiet he brôz,
En mesk ar ieod, gant ar glìz-nòz,
Oh ! m'hò bije gwelet Soezik !
Doue, koanta m'oa ar plac'hik ! —

Les mouches d'or, les papillons, — et aussi les petits oiseaux, — voltigeaient au-dessus de sa tête, — en chantant chacun sa chansonnette.

Et ils lui disaient : — « Bonjour! — bonjour, fil-
» lette au pied léger! — C'est pour toi que les fleurs
» sont si belles, — c'est pour toi que nous chantons
» nos chansons! » —

Et le soleil levant, en la voyant — si belle, si belle, était étonné, — et un peu honteux, je pense, — de se voir vaincu par une fillette! —

Légère et joyeuse, la jupe mouillée, — dans l'herbe, par la rosée, — Ah! si vous aviez vu Soezik! — Dieu qu'elle était belle, la fillette! —

TINA,

Merc'h ar Meliner.

TINA,

MERC'H AR MELINER.

Anaout a ret Tina Kerc'hoant,
Merc'h ar meliner, ar plac'h koant,
Ken braò kempennet d'ar zùliou,
A dans ken skanv er pardòniou?

Setu ar plac'hik dimèzet.
Piou a sonj dec'h a deûz-hi bet?
Neb he c'harrie 'vel he lagad,
Laouik eûz a vilinn Rozmad? —

Nann! bet a deùz eur genaouek,
Pinvidik, a gomz ar gallek, —
Ha setu rannet gant glac'har
Kalon ar meliner he c'hàr!

TINA,

LA FILLE DU MEUNIER.

Connaissez-vous Tina Kerc'hoant, — la fille du meunier, la belle fille, — si bien mise les dimanches, — et qui danse si légère aux pardons ? —

Voilà la jeune fille mariée. — Et qui pensez-vous qu'elle a épousé ? — Celui qui l'aimait comme son œil, — Laouik du moulin de Rosmad ? —

Non ! elle a eu un imbécile, — riche et parlant le français, — et voilà brisé par la douleur — le cœur du meunier qui l'aime ! —

Laouik a zò karantezuz,
Eur poanier mad, eûn dèn nerzuz ;
Med égilé hen deùz arc'hant :
Setu 'n em werzet Tina goant! —

Laouik gomzé a garantez :
Egile gomzé a danvez :
Gant dillad kaër, arc'hant hag aour
E c'hònezaz ar plac'hik paour ! —

Ma malloz rù war ar màdou,
A drò pennou ar merc'hejou !
Gwell eò karantez leiz ann dorn,
'Wit aour hag arc'hant leiz ar forn ! **(1).**



---

(1) Krenn-lavar anvezet mad en Breiz-Izell. —

Laouik est aimant, — bon travailleur, un garçon vigoureux : — mais l'autre a de l'argent : — et voilà comme Tina s'est vendue ! —

Laouik lui parlait d'amour : — l'autre lui parlait de biens : — avec de beaux habits, de l'argent et de l'or, — il a séduit la pauvre fille ! —

Ma malédiction rouge sur les richesses, — qui tournent la tête aux pauvres jeunes filles ! — *Mieux vaut de l'amour une poignée — que de l'argent et de l'or plein un four !* — (1).



---

(1) Proverbe bien connu en Basse-Bretagne. —

DISTRO

ANN NEWEZ-AMZER.

Da Varz an Awiel,

I.-G. AN HERRY. —

DISTRO ANN NEWEZ AMZER.

Ar mintinn-ma, 'vel ma saviz,
Eùn heol ken laouenn a weliz! —
Ha me tiskenn d'am liorzik,
Skanv ha zeder ma c'halonik.

Oh! Doue, koanta da vleuniou
'N touez ar ieot-glaz hag an dèliou,
Ré a beb-liou, ha ruz ha gwenn,
Ré c'hlaz, hag iwe ré velenn!

Ma zeblante d'am daoulagad
Ewit lavaret d'in : — « Deiz-mad! »
E savent ken koantik hò fenn
Hag è c'hoarzent pa drémenenn.

LE RETOUR DU PRINTEMPS.

Ce matin, quand je me levai, — je vis un soleil si joyeux ! — Et je descendis dans mon petit jardin, — le cœur léger et joyeux. —

Oh Dieu ! les belles fleurs, — dans l'herbe verte et parmi le feuillage ! — Il y en a de toutes les couleurs, de rouges, de blanches, — de bleues et aussi de jaunes. —

Il semblait à mes yeux — que, pour me dire : Bonjour ! — elles levaient si gentiment la tête, — et me souriaient quand je passais.

Ha war beb skour oa eûn evnik,
O kânan enò he zònik;
Hag aun awell ez oa kloûar,
Ann oabl ken glaz uz d'ann doûar ! —

Klewet duhont al laouenan,
Hag aman eûn drask ò kânan :
Goude eur goanv ken didruez,
E kavont gwelloc'h ar vûez. —

Duhont enn heol, war ar c'hlazenn,
'Vel ma lamm ann oanigou gwenn !
Ha pelloc'h eûn eubeul bihan
A red, red, beteg koll âlan ! —

Mès ma c'halon, ken trist dec'h c'hoaz,
A gavé ken poûner he groaz,
Perag iwe m'eò ken laouenn,
Prest da gânan eur ganaouenn ! —

Et sur chaque branche était un petit oiseau, — chantant là sa petite chanson, — et le vent était tiède, et le ciel si pur au-dessus de la terre ! —

Écoutez là-bas le roitelet — et ici une grive qui chante : — après un hiver rigoureux, — ils trouvent la vie meilleure. —

Là-bas au soleil, sur le gazon, — comme folâtrent ces petits agneaux blancs ! — et plus loin un jeune poulain — court, court à perte d'haleine. —

Mais mon cœur, si triste hier encore, — et qui trouvait sa croix si lourde, — pourquoi, lui aussi, est-il si joyeux, — et prêt à chanter une chansonnette ? —

'Vel ar prajou, 'vel ar parkou,
Ann oanik, ann evnidigou,
'Vel ann env ha 'vel ann doûar,
Ec'h ankouaz kanvou ha glac'har;

Ewit kànan : — *Alleluia*!
Ha meulodi ha *Gloria*
D'hon Zalwer a zò as-sàvet,
Ha deùt da frealzin ar bed!

Hag è teû leùn a vadèlez,
Gant-han pardoun ha karantez,
War he lerc'h ann newez-amzer,
A laka peb kalon zeder! —

Kerarborn, an ùgent a viz Meurz **1864.**

Comme les prés, comme les champs, — comme l'agneau et les petits oiseaux, — comme le ciel et comme la terre — il oublie et deuil et douleur, —

Pour chanter : *Alleluia*! — èt louange et gloire — à notre-Sauveur ressuscité, — et revenu pour consoler le monde ! —

Et il arrive plein de bonté, — apportant pardon et amour, — et à sa suite vient le printemps, — qui met la joie dans tous les cœurs ! —

Keramborgn, le 20 Mars 1864.

ANN ITRON VARIA SANT KARÉ.

Da Varz ann Itrôn Varia Remengol,
Iann-Perz-Mari AR SKOUR.

ANN ITRON VARIA SANT KARÉ.

War dôn - *Ar Roue Gralon* :
« Petra 'zo newez enn kear Is ? etc..... »

I.

Iannik Kerlann oa eur paotr mad,
Huël he benn, glaz he lagad,
Ruz he ziou-jod, he vleò melenn,
A gâne gè eur ganaouenn. —

Er pardòniou, leuriou-newez,
Merc'hed Plouaret, Plounevez,
Holl hen kavent ha krenv ha koant,
Hag holl hò defoa d'ez-han c'hoant. —

Allas! neb a welfe breman
Iannik paour, war he welé klân,
Treût ha dinerz ha drouk-liwet,
Allas! n'hen anavefe ket! —

NOTRE DAME DE S[T] CARÉ.

Sur l'air du Roi Gralon :
« Qu'y a-t-il de nouveau dans la ville d'Is ? etc..... »

I.

Iannik Kerlan était un bon gars, — la tête haute, l'œil bleu, — les joues rouges, les cheveux blonds, — et chantant gaîment une chansonnette.

Aux pardons, aux aires-neuves, — les filles de Plouaret, de Plounévez — le trouvaient toutes et fort et beau, — et toutes aussi le recherchaient.

Hélas! celui qui verrait maintenant — le pauvre Iannik, malade sur son lit, — amaigri, affaibli et tout pâle, — hélas, ne le reconnaîtrait pas! —

II.

Ar vàmik paour a lavaré
D'he mab, 'n deiz pardon Zant Karé : —
— « Iannik, Iannik, ma mabik kaès,
» Sav eùn tamm ha deomb é-maès :

» Sell, ma mab, sell kaeran amzer !
» 'Vel m'eò ann heol beniget sklezr !
» N' glewes ket ann evnidigou ?
» Dre-holl 'zò bleuniou er parkou ! » —

— « Ma foan a zò kèn braz, ma mamm,
» Kèn na glewan, na welan tamm,
» Sklezrigenn ann heol beniget,
» Na kèn nebeud kàn ann evned !

» Ma zonj 'zò gant Marc'haridik : —
» Marw è allas ! — Ma c'halonik
» A zò rannet gant ann ankenn,
» Ha na vezò kèn iac'h bikenn ! » —

II.

La pauvre mère disait — à son fils, — le jour du pardon de Saint Caré : — « Iannik, Iannik, mon fils » chéri, — lève-toi un peu et sortons :

» Vois, mon fils, vois le beau temps ! — Comme le » soleil béni est clair ! — N'entends-tu pas le chant » des petits oiseaux ? — partout des fleurs dans les » champs ! » —

— « Mon mal est si grand, ô ma mère, — que je » ne vois ni n'entends rien, — ni la lumière du soleil » béni, — ni le chant des petits oiseaux !

» Je ne rêve qu'à Marguérite : — Elle est morte, » hélas ! et mon pauvre cœur — est brisé de douleur, » — et ne guérira plus jamais ! » —

— « Sav, ma mabik, Doue 'zò braz,
» 'Digassò did ar iec'het c'hoaz ;
» Hiriò 'mà pardon Zant Karé,
» Ar Werc'hez az rentò pàré.

» Deomb ta da bedin ar Werc'hez,
» Leûn a c'halloud, a vadèlez,
» Hounès iac'haò da galon,
» 'Wit ann drouk da voùd braz ha dòn ! » —

III.

Ebars ann tour 'vrall ar c'hleïer : —
Nag a groaz aour, nag a vànier
A luc'h en heol, 'nij en awell,
Nag a bobl, diredet a-bell ! —

Peb-seurt bleûniou, ha ruz, ha gwenn,
Daoler dirag ar vèleïenn ; —
Ha kànou, ha bugaligou
Gwisket en gwen, 'n hò dorn goulou, —

— « Lève-toi, mon fils, Dieu est grand, — et il te don-
» nera encore la santé : — C'est aujourd'hui le pardon
» de Saint Caré, — la Sainte Vierge te guérira.

» Allons donc prier la Vierge, — pleine de pouvoir
» et de bonté, — celle-là guérira ton cœur, —
» quelque grand et profond que soit le mal ! » —

III.

Dans le clocher les cloches sont en branle : — que de croix d'or, que de bannières — brillent au soleil, voltigent au vent, — que de peuple, accouru de loin ! —

Des fleurs de toute sorte, et rouges et blanches, — sont jetées devant les prêtres : — et des chants, et des petits enfants — habillés de blanc et tenant des cierges à la main. —

Jezuz, kaera procession,
En-drò da Iliz hon Itron ! —
War lerc'h ar vamm baour hag he mab,
Gant ann daerou 'n hò daoulagad.

Hag e pedout hag e kànônt,
Hag a greiz-kalon e larônt : —
— « Mari, karget a vadèlez,
» Bezet truez ouz-imb, Gwerc'hez ! » —

IV.

Ar Werc'hez sàkr a Zant Karé
Hiriò 'vad, deùz d'ober aré !
Gwisket 'zò d'ez-hi 'zaè zei-gwenn,
Eur garlantez 'zò war he fenn.

Hag a beb-korn a Vreiz-Izell,
Ha d'eùz a dost ha d'eùz a-bell,
Ar ré glanv, ar ré mac'hagnet,
'N deiz he fardon, 'deù d'he gwelet.

Jésus, la belle procession, — autour de l'Église de Notre-Dame ! — et la pauvre mère et son fils suivent, — les larmes aux yeux.

Et ils prient et chantent, — et disent du fond du cœur : — « Marie, pleine de bonté, — ayez pitié de nous, ô Sainte Vierge ! » —

IV.

La Sainte Vierge de Saint Caré — a fort à faire aujourd'hui encore ! — On lui a mis une robe de satin-blanc, — et sur la tête une couronne de fleurs des champs.

Et de tous les coins de Breiz-Izell, — et de près et de loin, — les malades et les infirmes, — viennent la voir, le jour de son pardon.

Holl westlont d'ez-hi kalonou
Rannet gant glac'har, pe dornou,
Pe dreid koar gwenn, holl gouliet,
Peb-hini hervez he glénved.

'Neb a westl troad pe galon goar,
A wel prestik goude, heb mar,
Iac'h he galon ha iac'h he droat,
D'ann holl e ro iec'het timat.

Kals deûas enò gant flaïou,
'Weler breman er gourennou,
Pe ò tansall bars ar pardon,
Kerkent 'teù ar vombard da zôn. —

Ar vamm 'gemer eur goulou-koar,
Gwenn 'vel ann erc'h war ann doûar,
Hag hen gwask en stumm d'eur galon,
Dirag imaj sàkr ann Itrôn.

Tous lui consacrent des cœurs — brisés de douleur, ou des mains, — ou des pieds de cire blanche, tous couverts de plaies, — chacun selon sa maladie. —

Celui qui lui consacre un pied ou un cœur de cire, — voit tôt après, sans faute, — guérir son pied ou son cœur malade, — que ce soit un enfant ou un homme déjà âgé. —

Plusieurs sont venus dans ce lieu avec des béquilles, — que l'on voit maintenant aux luttes, — ou dansant au pardon, — dès que la bombarde (1) se fait entendre. —

La mère prend un cierge de cire — blanche, comme la neige sur la terre, — et le pétrit en forme de cœur, — devant l'image de Notre-Dame.

(1) Sorte de hautbois qui accompagne le *Biniou* aux danses bretonnes.

Rei a râ 'n ez-han d'he mabik,
Hag e lavar : — « Dâlet, Iannik,
» It, da Vamm Douc hen gwestlet,
» Prest goude iac'h en em gavfet. » —

Iannik 'gemer ar galon goar,
Hen gwestl d'ar Werc'hez, hag he lâr : —
— « Gwerc'hez Vari, c'hui zò ken glan,
» Me fell din lâret dec'h ma foan : —

» 'Deiz pardon Zant Pezr e weliz,
» Dirag ar Zant, en he Iliz,
» Marc'haridik..... 'Vel ma oa kaer !
» Ha me n'oân med eur messaër ! —

» Gwerc'hez Vari, Mamm druezuz,
» Mamm da Doue holl-gallouduz,
» Nôz ha dé, keit 'vezinn er bed,
» Me vò klewet ô lavaret : —

Elle le donne à son cher fils, — et dit : « Pre-
» nez, Iannik, — allez et consacrez-le à la Mère de
» Dieu, — et tôt après vous vous trouverez guéri. » —

Iannik prend le cœur de cire, — le consacre à la Vierge, et dit : — « Vierge Marie, qui êtes si pure, —
» je veux vous dire ma peine : —

» Le jour du pardon de Saint Pierre je vis, — devant
» le saint, en son Église, — Marguérite.... comme elle
» était belle ! — et moi je n'étais qu'un pauvre pâtre ! —

» Vierge Marie, Mère de compassion, — Mère du
» Dieu tout-puissant, — nuit et jour, pendant que je
» serai dans ce monde, — on m'entendra dire : —

— » Gloar ha meûlodi d'ar Werc'hèz,
» Leûn a druez, a vadèlez;
» Kânomb holl d'ar Werc'hèz Vari : —
» Gloar, karantez ha meûlodi ! » —

V.

Ar mab hag ar vamm 'zò kousket
'N eûn ti bihan ha paour meurbet :
Setu ma teû tre 'bars ann ti
Mamm Doue, ar Werc'hez Vari.

Heb ober neb trouz ha zioulik,
'Lak he dorn war galon Iannik,
Mousc'hoarzinn 'râ iwe out-han :
Mònt 'râ kuit, goude kement-man.

Diouz ar mintinn pa dishunvaz
Ar vamm, 'oa marw he mab, allas !
Ann heol-zav a garge ann ti,
Ma zeblante c'hoarzin out-hi. —

» Gloire et louange à la Vierge, — pleine de pitié » et de bonté; — chantons tous à la Vierge Marie : — » Gloire, amour et louanges! » —

V.

Le fils et la mère sont couchés — dans une petite et pauvre chaumière : — et voilà qu'entre dans la maison — la Mère de Dieu, la Vierge Marie.

Sans faire de bruit, tout doucement, — elle pose la main sur le cœur de Iannik, — elle lui sourit aussi, — après quoi elle se retire.

Au matin, quand se réveilla — la mère, hélas! son fils était mort! — le soleil levant remplissait la chaumière, — et il paraissait lui sourire encore. —

En em strinka 'ra d'ann douar
War he daoulin, hag he lavar : —
— « Meulodi d'ar Werc'hez Vari,
» A iac'ha peb poan ha gouli !

» Gloar da Vari en peb amzer,
» Pa deûz iac'haët ma mab kèr !
» Ma mab Iannik a zò breman
» Gant èlez Doue ó kanan ! » —

※

Elle se jette à terre, — sur ses genoux et s'écrie :
— « Gloire à la Vierge Marie, — qui guérit toute
» douleur et toute plaie !

» Gloire à Marie en tout temps, — puisqu'elle a
» guéri mon cher fils ! — Mon fils Iannik est mainte-
» nant — à chanter avec les anges de Dieu ! » —

※

MERWEL 'ZO RÉD.

MERWEL 'ZO RÉD.

Eùn deiz merwell a vezò réd,
Tremenn, kimiadin eûz ar bed;
Ia, holl e varwfomb, a dra zur,
Paour, pinvidik, ha foll ha fur.

Perag krèna, perag gwela,
O sonjal en deiz diweza,
O kuitàd cur bed 'wit eùn all,
'Wit unan mad unan 'zò fall? —

Ama 'ra rè dòm pé rè ièn,
Peb seurt drouk 'ra brezel d'ann dèn,
Ar c'horf 'zò brewet gant klénved,
Atao 'c'huanad ar speret.

IL FAUT MOURIR.

Un jour il faudra mourir, — passer et faire ses adieux au monde ; — oui, nous mourrons tous, c'est certain, — le pauvre et le riche, le fou comme le sage. —

Pourquoi trembler, pourquoi pleurer, — en songeant au dernier jour, — en quittant un monde pour un autre, — pour un meilleur, un qui est mauvais ? —

Ici il fait ou trop chaud ou trop froid, — des maux de toute sorte font la guerre à l'homme, — le corps est torturé par la maladie, — et toujours l'esprit soupire. —

Hag ann dud a zò peurvian
En em debrin en em waskan,
Gwassoc'h 'wit ar bleizdi er c'hoad :
Nann ! ar bed-ma n'hen dé ket mad !

Nann, nann n'en eùz med ar ré-fall
A dlé krenan ò vont 'n eùn all,
Ha 'wit-hé heb kén ar Màrò
A vezò spontuz ha garò.

Na ouelet ket, na spontet ket,
'Wit ar Falc'her kòz da dòuet,
Tud vad, gortoët-han heb doan,
Hennès a iac'haò peb poan ! —



Et les hommes sont, pour la plupart, — à se manger et à se nuire, — pires que les loups dans les bois : — Non ! ce monde-ci n'est pas bon ! —

Non, non, il n'y a que les méchants — qui doivent trembler en le quittant pour un autre, — et pour eux seuls la Mort — sera terrible et amère. —

Ne pleurez pas, ne vous effrayez pas, — pour voir venir le vieux Faucheur, — gens de bien, attendez-le sans crainte, — car celui-là vous guérira de tout mal ! —

ANN ABARDAEZ

En eún Tiégez, en Hanv.

D'am mignon ann Doktor
André Bijon. —

ANN ABARDAEZ

EN EUN TIEGEZ, EN HANV.

Setu ann abardaez ! ann heol 'zò vônt da guz,
Diskenn 'ra dreg ar roz, hag hen ken ruz, ken ruz !
Tòm vô aré warc'hoaz, krazan a raï ar foenn,
Ha darewi ann ed ; n'eûz ket eur goummoulenn.

Ar ier 'bign war hò c'hlud, ha setu ar vatès
O walc'hin ar gaòter : n' vò ket a batatès
Da goan, med iot-ed-dû : ar mewell Iouenn vraz
'Deû duhont, war he gein gant-han eur beac'h ieot-glaz.

— « Laouik, ìt-c'hui d'ar park, da vouit ar zaout raktal! »
Hag ar paotr zaout da vônt kerkent en em strakal
He skourjez dre ann hent, diskabel, diarc'henn,
Hag ò tremenn ar c'hoad, e kàn eur ganaouenn.

LE SOIR

DANS UNE FERME, L'ÉTÉ.

—

Voici le soir! Le soleil va se cacher, — il descend derrière la colline, si rouge, si rouge ! — Demain encore il fera chaud, et le foin sèchera, — et le blé mûrira : il n'y a pas un nuage.

Les poules montent sur le perchoir, et voilà la servante — qui lave la chaudière : il n'y aura pas de pommes de terre — à souper, mais de la bouillie de sarrazin : le domestique Iouenn vraz — vient là-bas portant sur le dos un faix d'herbe verte. —

— « Laouik, allez vite quérir les vaches au champ ! » — Et voilà aussitôt le garçon vacher parti, en faisant claquer — son fouet sur la route, nu-tête, nu-pieds, — et en passant dans le bois il chante une chanson. —

Setu eur bagad zaoùt ò tònt d'ann traon d'ar reed,
Ha Laouik war hò lerc'h : — selaouet, me hò peed,
'Vel ma strak he skourjez, 'vel ma c'halv peb-unan
He zaoùt dre he c'hanò : — *ann dû*, *ar vriz*, *ar voan*.

— « Pe-lec'h ìt-c'hui dùzè? A-raog, a-raog, *penn-gw*
» M'hò tigassò duman! hastet ta, ar *velenn*!
» Ha te, tarò ar foeltr! me as tiskò, loen-fall,
» Da dont da enebi evel-sè ar rè-all!

» It holl d'ann dour d'al lenn! » — hag ar zaout ò vle
Laouik, gant he skourjez hag he vouez ò skrijall,
Hag ar mòc'h ò c'houlenn hò c'hoan eùz ar vàtes,
Setu 'r muzik 'glewer én drò d'eùn tiègez! —

Setu ò tònt d'ar gèr breman ar meweliènn :
Darn a zò falc'herrienn ha darn-all mederrienn,
Hag holl int skuiz meurbed : a-baoue 'r beuré-mad
E-maint dindan ann heol ò vèdin, ò falc'had. —

Voilà un troupeau de vaches qui descend en courant, — et Laouik les suit : écoutez, je vous prie, — comme il fait claquer son fouet, comme il appelle chacune — de ses vaches par son nom : la *noire*, la *mouchetée*, la *maigre*.

— « Où allez-vous par là ?.... en avant, en avant,
» la *tête blanche !* — Je vous amènerai par ici ! plus vite
» donc, la *jaune !* — Et toi, taureau du diable ! je
» t'apprendrai, méchante bête, — à contrarier ainsi
» les autres !

» Allez tous à l'eau, à l'étang ! » et les vaches beuglant, — Laouik faisant claquer son fouet et criant à haute voix, — et les pourceaux réclamant leur souper de la servante, — voilà la musique que l'on entend autour d'une ferme ! —

Voilà maintenant les domestiques qui reviennent : — les uns sont des faucheurs, les autres des moissonneurs, — et tous sont bien fatigués : depuis le matin, de bonne heure, — ils sont à moissonner ou à faucher sous le soleil. —

Neubeud kaer e laront a gomzou en pâd koan,
Neubeud komz ann hini 'vè brewet gant ar boan :
Ha koulzgoude nikun na ieïo da gousket
A-raog ar pedennou dirag ann holl làret.

Al loened 'zò 'n hò c'hraou, ann dud 'n hò gweleou,
Ha bremà na glewer neb trouz, med a wec'hou
D'eûn tréméner bennag ò c'herzall mouez ar c'hi,
Pe zôn ann estik-nòz, en derwenn, uz d'ann ti. —

Ils échangent peu de paroles pendant le repas, — il parle peu, celui qui est brisé par la peine : — et pourtant nul n'ira se coucher — avant les prières, dites en commun.

Les bestiaux sont à l'étable, les hommes sont dans leurs lits, — et maintenant on n'entend aucun bruit, si ce n'est parfois — le chien aboyant à quelque passant, — ou le rossignol de nuit, dans le chêne, au-dessus de la maison. —

EUR ZON KLOAREK.

Da Varz Koat-ann-Noz,
Y.-M. AR IANN. —

EUR ZON KLOAREK.

Pa oan ò studian er gèr a Landreger,
Ez oa digasset d'in lizer da vônt d'ar gèr,
Da vônt d'ar gèr buhan, ma karrienn gwelet c'hoas
Ma dous, ma c'harantez, Genovefa Kerloas.

Ma karrienn gwelet c'hoas, eur wech a-raog merwel,
Genovefaïk paour d'ann Env prest da nîjel.
Doue, pebeuz kezlò! pa glewiz kement-man,
Ma c'halonik 'zemplas, setu me da ouelan.

Me ò paka neuze ma levriou tri-a-tri,
Rè latinn ha gallek, ma c'haïerou studi,
Ha kerkent 'vônt en hent, en trezeg Plouaret,
Lec'h ma oa ma dous koant gant ar c'hlenved dalc'het.

UNE CHANSON DE KLOAREC.

Quand j'étais à étudier en la ville de Tréguier, — une lettre me fut envoyée pour m'appeler à la maison, — pour m'appeler promptement à la maison, si je voulais voir encore — ma douce, mon amour Geneviève Kerloas.

Si je voulais voir une dernière fois, avant de mourir, — ma pauvre Geneviève sur le point de s'envoler au ciel. — Dieu, la terrible nouvelle ! quand je l'appris, — mon pauvre cœur défaillit, et je me mis à pleurer.

Puis je ficelai mes livres trois à trois, — livres latins et français, avec mes cahiers d'études, — et aussitôt je me mis en route vers Plouaret, — où ma douce jolie était retenue par la maladie.

Trist 'oan 'vel ar Mârò; — pebeuz da galounad !
War ann hent e ruille daerò ma daoulagad.
— « Ha penaoz goude-zê bewa war ar bed-man,
» Mar d'è marw ma Geuò, ann hinin a gàran ! » —

War-drò ann abardaez, pa oan war ann hent braz,
'N tàl chapel Sant Ervoan, me klewet sôn ar glaz!
Ma c'horf-holl a grénas neuzè, 'vel eùn delienn,
Pa c'houez ann awel-nord er faou pe en derwenn.

Ma Doue, ma Zalwer, na petra a glewan?
Ar zôn-ze a laka ma c'halon da rannan.
Mar d'eo Genovefa, ma dous koant 'zò marwet,
Me na vîn ket iwè pel-goudè war ar bed.

« —Na lavaret-c'hui dîn, plac'h iaoûank, me hò peed,
» Da biou e sôner glaz, ha piou 'zò tremenet? »
« — Genovefa Kerloas, allas ! koanta plac'hik
» 'Oa er vrò, 'zò marwet gant keùn d'he c'hloaregik! » —

J'étais triste comme la Mort ; quel crève-cœur ! — les larmes de mes yeux roulaient sur le chemin. — « Ah ! comment vivre encore dans ce monde , — si est » morte Geneviève, celle que j'aimais! » —

Vers le soir, comme j'étais sur le grand chemin, — arrivé près de la chapelle de Saint Yves, j'entendis tinter le glas ! — Tout mon corps trembla alors, comme une feuille, — quand souffle le vent du nord dans le hêtre ou le chêne.

O mon Dieu, mon Sauveur, qu'est-ce donc que j'entends? — Ce son-là me brise le cœur. — Si c'est Geneviève, ma douce jolie, qui est morte, — ah! je ne resterai pas longtemps après elle dans ce monde.

« — Dites-moi, jeune fille, je vous prie, — pour qui » l'on sonne le glas, et qui a quitté ce monde? » — « Geneviève Kerloas, hélas! la plus jolie jeune fille — qui fût » dans le pays, morte de regret de son cher Kloarec. » —

Ha ma sempliz kerkent ar gomz-zè d'ann doûar,
Beuzet bars ma daerô hag iwè ma glac'har :
Ar plac'hik ma zavas, hag a lavaras dîn : —
— « Kloarek, ioûl Doue eò, ar gwella 'vè pedin! —

» 'Vel ar steredenn gaer a luc'h en anter-nôz,
» Ema-hi en liorz Doue, er baradoz;
» Kloarek, na ouelet ket, pa varwfet en douar,
» Goulennet mônt gant-hi, dreist ann heol hag al-loar! » —

Ma klewenn ann evned bars ar gwez, uz d'am fenn,
Drè ma 's een gant ann hent, ò lavaret 'vel-henn : —
— « Kaera rozenn ez oa trò-war-drò er vrò-mâ
« A zò bet kutulliet; gant Doue 'ma bremâ! » —

Pa arruiz en toul ar porz, en Keralsi,
A weliz ar c'horf paour doûget e-maès ann ti :
War eur penn ann archet ez oa eur garlantez
A vleuniou ar-parkou, spern-gwenn, bruk ha bleûn-laès.

— A ces mots je tombai à terre, — noyé dans mes larmes et aussi dans ma douleur : — la jeune fille me releva et me dit : — « Kloarec, c'est la volonté de » Dieu, le meilleur serait de prier.

» Comme l'étoile radieuse qui brille au nord, — » elle est maintenant dans le jardin de Dieu, le para« dis; — Kloarec, ne pleurez pas, quand vous mourrez » sur cette terre, — demandez d'aller la rejoindre par » dessus le soleil et la lune! » —

Et j'entendais les oiseaux, dans les arbres, au-dessus de ma tête, — à mesure que j'avançais sur la route, qui disaient ainsi : — « La plus belle rose qui fût dans » tout le pays, — a été cueillie; elle est à présent » avec Dieu ! » —

Quand j'arrivai devant la porte de la cour, à Keralsy, — je vis qu'on sortait le pauvre cher corps de la maison : — sur un bout du cercueil était une couronne — de fleurs des champs, aubépines blanches, bruyères et primevères.

War ann hent 'gass d'ar bourk 'kànè ar véleïenn,
Ha me c'heuillè iwé dré 'r parkou penn-da-benn :
Ann daerò a strinkè stank eûz ma daoulagad,
Ann drez a diròge ma zreid ha ma dillad.

En pàd ann òferenn, pa oa 'r c'horf en iliz,
En penn ann aoter-vraz, 'wit pedi, 'taouliniz ;
En penn ann aoter-vraz ez oûn bet daoulinet,
Ha war ma dousik koant gwalc'h kalon 'meuz gouelet.

Ha pa oa en douar he c'horf paour diskennet,
Beteg ann anter-nôz war ar bez oûn chômet,
'Oûn chòmet war he bez, da bèdi, da ouelan,
Ma c'hoantaën he c'heuill ha mònt eûz ar bed-man.

Hag am eùz goulennet neuzè digant Doue
M'he gwelljenn c'hoas eur wech, 'vel pa oa en bue,
M'he gwelljenn c'hoas eur wech ha ma komzje ouzin,
Neb-zè, ô ma Jezuz, gant glac'har e varwin! —

Sur la route qui mène au bourg, chantaient les prêtres, — et moi je suivais tout du long à travers champs : — les larmes jaillissaient abondamment de mes yeux, — et les ronces déchiraient mes pieds et mes habits.

Pendant toute la messe, quand le corps fut dans l'église, — je m'agenouillai pour prier, à un bout du grand autel ; — à un bout du grand autel je me suis agenouillé, — et sur ma douce jolie j'ai pleuré, à noyer mon cœur.

Et quand son pauvre corps fut descendu en terre, — je restai sur sa tombe, jusqu'à minuit ; — je suis resté sur sa tombe, priant et pleurant, — si bien que je désirais la suivre et quitter ce monde.

Et alors j'ai demandé à Dieu — que je pusse la revoir une fois encore, comme quand elle était en vie, — que je pusse la revoir une fois encore et qu'elle me parlât, — sans quoi, ô mon Jésus, je mourrais de douleur ! —

Na pa oan ò retorn d'ar gèr eùz ar verred,
Ar marò 'n em c'halon, eur skeûd am eûz gwelet ;
A weliz eur skeûd kaer, 'vel ma saven ar ròz,
Ha drem-doztik d'ar ster, war drò ann anter-nôz.

Hag é sklérijenné 'vel ann heol beniget,
'Bars ann newez-amzer, ò para war ar bed :
Evel Genovefa 'oa gwisket holl en gwenn,
Hag e c'hoarzè ouzin, hag e laraz 'vel-henn :

— « Tawet, ma dous Kloarek, tawet, na ouelet ket,
» Me 'zo bet gant Doue lamet di-war ar bed
» Ewit hon mad hon daou, ma vefet bèleget,
» Ha bars ar baradoz ma hellfomb 'n em welet. » —

Neuzé pignas d'ann Env, ken kaer hag ar stered,
Ha ma c'halonik paour kerkent oe frealzet.
Ioul Doue da vò gret, dre-holl 'man he lagad,
Ar pez 'deû da ober, 'wit-omb 'dlè beza mad ! —

Et comme je m'en retournais chez moi, du cimetière, — la Mort dans mon cœur, je vis une apparition : — je vis une belle ombre, au moment où je gravissais la colline, — près de la rivière, vers l'heure de minuit.

Et elle éclairait comme le soleil béni, — au printemps, quand il brille sur le monde : — comme Geneviève, elle était habillée de blanc, — et elle me souriait et me parla de la sorte : —

— « Cessez, mon doux Kloarek, cessez de répandre » des larmes, — j'ai été retirée de dessus la terre par » le bon Dieu — pour notre bien à tous deux, pour » que vous soyez prêtre, — et que nous puissions » nous revoir dans le paradis! » —

Alors elle monta au ciel, belle comme les étoiles, — et mon pauvre cœur fut aussitôt consolé. — Que la volonté de Dieu soit faite, son œil est partout, — et ce qu'il fait, doit être bien fait pour nous! —

Me zò bremà Person en paròz Plouaret;
War vez Genovefa lec'h ma 'zè douaret,
Am eûz hàdet roz ruz hag iwe lili gwenn,
Hag enò am gweler aliez en pedenn.

C'houez-vad 'zò gant ar roz, kaer èz al lili gwenn,
Uz d'he bez ann estik a gàn en ivinenn;
Hag he gàn zò ken kaer ma seblant d'in, beb-nôz,
Klewet mouez ann èlez a gàn er baradòz! —

꙳

Je suis maintenant Recteur de la commune de Plouaret; — sur la tombe de Geneviève, à l'endroit où elle a été ensevelie, — j'ai semé des roses rouges et aussi des lys blancs, — et là on me voit souvent en prière.

Les roses sentent bon; les lys blancs sont beaux, — au-dessus de sa tête le rossignol chante dans l'if, — et son chant est si beau, qu'il me semble, chaque nuit, — entendre la voix des anges qui chantent dans le paradis! —

EUZ HOLL VROIOU AR BED.

10

EUZ HOLL VROIOU AR BED.

EUZ OLL VROIOU AR BED.

Eùz holl vroìou ar bed, Breiz-Izell da genta !
Na deûz arc'hant nag aour, 'med zè na rå netra :
Enò 'ma 'r baotred vad, ar merc'hed a enor,
Ar feiz er c'halonou, ha trò-a-drò ar mòr.

Eûz holl iézou ar bed, n'en eûz ket a gåran
'Vel hini Breiz-Izell, henès eò ar c'haeran;
N'en eûz hinin er bed a ve iwé ken kòz,
A-dalek ar zav-heol, beteg ann anter-nòz.

Eûz holl blac'hed ar bed, da genta hini Breiz !
Hounès 'zò eûn tenzor a furnez hag a feiz ;
Bepred drant ha laouenn, éma en tiègez
'Vel ann heol beniget, 'skuil dré-holl levenez.

DE TOUS LES PAYS DU MONDE.

De tous les pays du monde, Breiz-Izell le premier ! — Il n'a ni argent ni or, mais peu importe : — là sont les bons gars, les filles d'honneur, — la foi dans les cœurs et tout autour la mer.

De toutes les langues du monde, il n'est aucune que j'aime — comme celle de Breiz-Izell, celle-là est la plus belle ; — il n'en est aucune au monde qui soit aussi vieille, — depuis le levant jusqu'au nord.

De toutes les femmes du monde, la première est celle de Breiz ! — Celle-là est un trésor de sagesse et de foi ; — toujours vive et joyeuse, elle est dans un ménage — comme le soleil béni, qui répand partout la joie.

Eûz holl giziou ar bed, ez è ré Breiz-Izell
A gâran dreist ann holl, 'r ré-zé 'vel ann awell
Na droont ket bemdez : ann nerz hag ar iec'het
A roont d'ar c'horfou, hag ar peoc'h d'ar speret.

Eûz holl gwerziou ar bed, ré Breiz 'zò da gentan.
Ha 'vel-zé pa venn trìst, 'n em lakân da gânan
Eur werz kòz eûz ar vrò, eur werz pe eur zonik,
Ha kerkent da dridal laouenn ma c'halonik ! —

Eûz holl vroiou ar bed, Breiz-Izell da genta !
Na deûz arc'hant nag aour, med zè na râ netra;
Enò 'ma 'r baotred vad, ar merc'hed a enor,
Ar feiz er c'halonou, ha trò-a-drò ar mòr ! —

De toutes les coutumes du monde, c'est celles de Breiz-Izell — que j'aime par dessus toutes. Celles-là, comme le vent, — ne changent pas chaque jour : la force et la santé — elles donnent aux corps, et la paix à l'esprit.

De toutes les poésies du monde, les premières sont celles de Breiz. — Aussi, quand je suis triste, je me mets à chanter — un vieux *gwerz* du pays, un *gwerz* ou un *sône*, — et aussitôt mon cœur tressaille de joie ! —

De tous les pays du monde, Breiz-Izell le premier ! — Il n'a ni argent, ni or, mais peu importe : — là sont les bons gars, les filles d'honneur, — la foi dans les cœurs et tout autour la mer. —

WAR AR MAÈS.

Da varz ar gêr a Is,

Olier SOUVESTR. —

WAR AR MAÈS.

Em c'hoanzé war ar ieot, dindan eur gistinenn,
Tost d'eur c'hleuz gòloët a vleûn balan mèlenn,
E sellenn a beb-eil ann oabl hag ann douar.....
Rag ann heol ez oa sklezr, hag ann awell klouar.

Ma lavarenn 'vel-henn : — « Brava ma 'z è bewan
» War ar maès, en mîz Maë ! — Dré-holl 'weler breman,
» Er c'hoajou, er prajou, dèliou glaz ha bleûniou,
» Ha dré-holl 'zò c'houez-vad, er parkou, en hentchou.

» Ar gonkou, ar gûdon hag ar voualc'h beg-mélenn
» A gân a beb-tu d'in ; — beteg a uz d'am fenn
» 'Zò eur pinsinn bihan, ken koantik, ken zéder !....
» Velma sav bet' ann oabl mouez skiltr ann alc'houeder !

A LA CAMPAGNE.

Assis sur l'herbe, à l'ombre d'un châtaignier, — près d'un fossé couvert de genêts aux fleurs jaunes, — je regardais tour-à-tour le ciel et la terre.... — le soleil était clair et le vent tiède. —

Et je me disais : « Qu'il fait beau vivre — à la cam-
» pagne, au mois de mai ! partout l'on voit à présent,
» — dans les bois, dans les prés, des feuilles vertes et
» des fleurs, — partout des parfums, dans les champs
» et les chemins.

» Le coucou, le ramier et le merle au bec jaune —
» chantent de tous côtés; au-dessus de ma tête même —
» est un petit pinson, si gentil et si joyeux !.... —
» Comme s'élève vers le ciel le chant aigu de l'alouette !

» Dù-hont, pell, e klewan, bars ar prad, ò vlejall
» Eùn tàrò, ha pelloc'h, eur marc'h ò c'hoùrinall.....
» Med a bé-lec'h è teû kement-man a c'houez-vad ?
» N'eò ket ar boûd burlu 'zò azé eûz ma zroad.

» Nann, pa dröan ma fenn, e welan dû-hont, pell,
» Er park, eur boûd spern-gwenn : a-c'hané ann awell
» Dîgass ar c'houez ama. — Setu en Plouaret
» Eur vadèziant ò soon ! — Klèzier ma brò, zònet;

» Sònet, ha gret d'anaout da beb-hinin er vrò
» Ez zò eùn èlik gwenn war hon douar distrò ! —
» Ar c'hlézier 'zoon laouenn, — med ar bûgel a ouèl.
» Lavar, petra eò did gouela 'vel-zè, bugel ?

» Da dad 'zò ken laouenn, hag ann deiz 'zò ken kaer !
» Penn-da-benn war da hent estik hag alc'houeder
» A gàné ken koantik ! — Er c'harz hag er parkou,
» Ez oa kân, ha c'houez-vad dré-holl gant ar bleûniou.

» Là-bas, au loin, j'entends mugir dans la prairie
» — un taureau, et plus loin encore un cheval hennir...
» — Mais d'où vient tant de bonne odeur? — ce n'est
» pas du buisson de digitales qui est là à mes pieds.

» Non, quand je détourne la tête, je vois là-bas,
» au loin, — dans le champ, un buisson d'aubépine
» blanche : de là le vent — apporte le parfum jusqu'à
» moi..... Voilà qu'à Plouaret — sonne un baptême !
» Cloches de mon pays, sonnez ; —

» Sonnez, et faites connaître à chacun dans le pays,
» qu'un petit ange blanc est de retour sur notre terre !
» — les cloches sonnent gaîment, —mais l'enfant pleure.
» — Dis, pourquoi pleures-tu de la sorte, enfant ? —

» Ton père est si joyeux, et le temps est si beau !
» — Tout le long du chemin le rossignol et l'alouette —
» chantaient si bien sur ton passsage ! Dans la haie,
» dans les champs, — ce n'était que chants et fleurs
» qui parfumaient !

» Ha keùn as bé, mabik, da voûd deût war ar bed ?—
» Ar bugel na làr gèr, nemed goucla bepred :
» Hag ar c'hlézier a zoon, hag ar bèlek a gàn :
» *Te Deum laudamus*!.... d'en abed na rà vân !

» Petra ta 'zò kiriek ma oueler ò c'henell ?
» Ma oueler er vuhez, ma oueler ò verwell ?
» Bugelik, lavar d'in, te hen goar, martezé :
» Oh ! lavar, bugelik, petra eò kement-zé.

» Martezé.... » Med pelec'h ia 'r marc'h penn-follet mau,
He voué-holl en awell, hag he lost reud gant-han ? —
Redek 'rà, gourinall, savet gant-han hé benn,
He zaoulagad 'lugern, ken ruz ha diou c'hlaouenn !

Setu-han dreist ar c'hleuz làmet 'bars ar park-braz !
Enò 'zò eur gazek iaoûank war ar ieot glaz..... —
En traon ar prad, dù-hont, en touez ar guern, klewet
'Vel 'kàn ann durzunel, drem-dostik d'ann dour-reed. —

» Regretterais-tu donc, petit enfant, d'être venu
» dans ce monde?..... — L'enfant ne dit mot, mais il
» pleure toujours : — et les cloches sonnent, et le
» prêtre chante : — *Te Deum laudamus* !... et personne
» ne s'inquiète des pleurs de l'enfant! —

» Et pourquoi donc pleure-t-on en naissant? —
» pourquoi pleure-t-on dans la vie, pourquoi pleure-
» t-on en mourant? — Petit enfant, dis-moi, toi tu le
» sais peut-être : — oh! dis-moi, mon enfant, ce que
» cela signifie? —

» Peut-être..... » Mais où donc va ce cheval affolé? — Toute sa crinière est au vent, et sa queue est roide. — Il court, il hennit, la tête haute, — et ses yeux brillent comme deux charbons enflammés! —

Voilà qu'il saute, par-dessus la clôture, dans la grande prairie! — Là est une jeune jument sur l'herbe verte!.... — Au bas de la prairie, là-bas, parmi les aulnes, écoutez — comme chante la tourterelle, près de l'eau courante! —

Med ann heol a diskenn duhont adrég ar ròz,
Klézier ar C'hoz-Varc'had 'glewan 'soon ar glaz-nòz,
Piarrik ar paotr-saout a dastum hé loëned,
'N em strakall he skourjez; d'ar gèr eò koulz mònet. —

Setu 'vel 'trémenan ma deweziou aman; —
Eul levr ganin 'n em dorn, — med heb sellet en-han;
Ez ian eùz park en park, eùz faouenn da derwenn,
Pé 'n kreiz ar ieot huël, ar bleùniou uz d'am fenn! —

Kerarborn, Ewenn 1863.

Mais le soleil descend là-bas, derrière la colline; — les cloches du Vieux-Marché sonnent le glas du soir, — Piarrik, le vacher, rassemble ses bêtes, — tout en claquant du fouet; il est temps de rentrer. —

Voilà comme je passe mes journées ici. — Un livre à la main, mais sans y regarder, — je vais de champ en champ, d'un hêtre à un chêne, — ou je m'étends dans les hautes herbes, les fleurs au-dessus de la tête. —

Keramborgne, *Juin* 1863.

YVONA KERIZELL.

D'am mignon kér,

Amédée Jourdain. —

YVONA KERIZELL.

En Kerizell 'zò eur plac'hik,
He c'hanò Môna, pe Mônik :
Er vrò na gavfet ket he far;
A greiz ma c'halon me he c'hâr.

N'en eûz ket er bed a gomziou,
Bars en neb iez, nag a zònìou,
Ewit làret, herve ma c'hoant,
Pègement ez é fur ha koant.

Kaeroc'h é 'wit ann heol, pa bâr,
Euz ar mintinn war ann doûar,
Ha freskoc'h iwé 'wit ar ròz,
Pa ve gloebiet gant ar glìz-nòz.

YVONNE KERIZELL.

A Kerizell est une jeune fille, — dont le nom est Môna ou Mônik : — vous ne trouveriez pas sa pareille dans le pays : — je l'aime du fond de mon cœur. —

Il n'est pas au monde de paroles, — en aucune langue, ni de chansons, — pour dire, comme je le voudrais, — combien elle est et sage et jolie. —

Elle est plus belle que le soleil, quand il brille, — au matin, sur la terre, — et plus fraiche aussi que la rose, — quand elle est humide de la rosée du soir ! —

He c'horf zò ken mistr ha ken moan !
Ha 'vel al lili ez é glan ;
Ken bihan, ken skanv eo he zroad,
Ken lemm ha ken glaz he lagad !

Henvel ez é eûz eûn oanik,
A lamm en kichenn he vamik,
Da vîz maë, en touez ar bleûniou
Hag ar radenn, 'bars ar prajou.

He bleò a zò hîr ha melenn,
Hag he c'halonik ken laouenn !
He zâl a zô eûn hanter loar ;
D'ann Èlez, me gred, ez é c'hoar.

He zell 'zò tôm ha birvidik,
He mouez 'vel hinin ann estik,
Pa gân, en nòz, kichenn he neiz,
Er gwez huël, en koajou Breiz.

Son corps est si dégagé et si mince! — comme le lys elle est pure : — son pied est si petit et si léger! — son œil si vif et si bleu ! —

Elle ressemble à un petit agneau — folâtrant auprès de sa mère, — au mois de mai, parmi les fleurs — et les fougères, dans les prés.

Ses cheveux sont longs et blonds, — et son petit cœur est si joyeux! — Son front ressemble à une demi-lune; — je crois qu'elle est la sœur des Anges. —

Son regard est chaud et pétillant, — sa voix ressemble à celle du rossignol, — quand il chante, la nuit, près de son nid, — sur les arbres élevés, dans les bois de Breiz. —

He diou-jòd a zò ruz ha gwenn,
He muzellou, diou gérézenn,
Ken fresk, ken koantik ha ken flour,
Ma teû en hon génò ann dour !

He dennt a zò 'vel eur bagad
Oanigou gwenn ébars ar prad,
Ha gant ec'h halan 'zò c'houez-vad,
'Vel ar gwezvoud, pe 'r spern, er c'hoad.

Oh ! brawa ma 'z é da welet,
D'ar zûliou, pa ve kempennet,
Eur c'hoef dantelez war he fenn,
Eur groazik arc'hant 'n he c'herc'henn !

Bròz mezer, botou rubanet,
Hag eûn davanjer marellet,
Ha hi ken zard, ken skanv a droad,
Ken sklezr ha ken lemm he lagad !

Ses joues sont rouges et blanches ; — ses lèvres sont deux cerises, — si fraîches, si jolies et si luisantes, — qu'elles nous mettent l'eau à la bouche ! —

Ses dents ressemblent à un troupeau — de petits agneaux blancs, dans un pré, — et son haleine parfume, — comme le chèvre-feuille ou l'aubépine au bois. —

Oh ! qu'elle est belle à voir, — les dimanches, quand elle a fait toilette, — une coiffe de dentelles sur la tête, — et une petite croix d'argent au cou ! —

Jupe de drap, souliers à rubans, — avec un tablier à raies, — et si souriante, si légère dans sa démarche, — l'œil si clair et si vif ! —

Nann, en holl barrojou en drò,
N'hen eûz ket eùn all bars ar vrò,
Ken koant ha ken fur ha Mônik,
Mônik Kerizell, ma dousik.

Setu me ugent vloaz hoalet;
Da vloaz e tennin d'ar billet;
Oh! ra blijò gant ma Doue
Na vin ket zoudart d'ar Roue!

Ar Person kòz hon badezas,
Neuzé 'vad hon eureujò c'hoas,
Dirag Doué hag ar Werc'hez,
Ha Zennt hon brò hag ann Èlez! —

Non, dans toutes les paroisses d'alentour, — il n'en est pas une autre, dans tout le pays, — aussi jolie et aussi sage que Mônik, — Mônik Kerizell, ma douce! —

Me voilà âgé de vingt ans; — l'an prochain je tire au sort : — oh! s'il plaisait à Dieu — que je ne sois pas soldat du roi! —

Le vieux curé qui nous baptisa, — alors, certes, nous mariera encore, — devant Dieu et la Vierge, — devant les Saints de notre pays et les Anges! —

❦

AR PRAD FALC'HET.

Da Varz Brò-C'hall,
Charlès a Vrò-C'hall. —

AR PRAD FALC'HET.

Setu falc'het ar prad ! — Deac'h, pa 'z oùn tremenet,
Oa plijadur 'gwelet, 'n touez ar ieot, ar bleuniou,
Ken zard hò daoulagad, ken pinvidik liwet ;
Ha zelaou ar skrilled 'kana d'é hò zòniou !

A beb ment, oa 'enò, hag iwé a bèb-liou,
Ré c'hlaz ha ré vélenn, ha ré ruz ha ré wenn,
Hag holl ez oant laouenn, goudé ar gwal-deiziou,
Ha ken koantik 'savent, pa dremenenn, hò fenn!

Melwennou kaer Doue, ha c'houiled alaouret,
Ha keliena ruz ka glaz a rée d'ez-hé al lez ;
Ann heol c'hoarzè out-hè, ann heol kaer beniget,
Hag ann evned 'gànè trò-drò ebars ar gwez.

LE PRÉ FAUCHÉ.

Voilà le pré fauché ! hier, quand je passai, — c'était plaisir de voir, dans l'herbe, les fleurettes, — aux yeux si animés, si riches de couleurs ; — et d'écouter les grillons qui leur chantaient leurs chansons ! —

Il y en avait là de toute dimension et aussi de toute couleur, — de bleues, de jaunes, de rouges et de blanches ; — et toutes étaient joyeuses, après les mauvais jours, — et levaient si gentiment la tête, quand je passais ! —

De beaux papillons, des scarabées d'or — et des mouches bleues et rouges leur faisaient la cour ; — le soleil leur souriait, le beau soleil béni, — et tout autour les oiseaux chantaient sur les arbres. —

Allas ! er mintinn-man eur falc'her diremed
A deùaz gant he falc'h, ha heb keûn na truez,
Ann dén fall digalon holl hen deûz hò falc'het !
Ah ! ma c'halon 'zò leûn euz a dristidigez !

Me oar eur falc'her-all, hè c'hanò ar Marò,
Hag a falc'h 'n touez ann dud, a hàd dré-holl glac'har ;
Koz ha iaouank, eûn deiz, holl, holl hon diskarô !
N'am eûz neb aoûn out-han, gallout 'rà dont, ma kàr !

Hélas ! ce matin un faucheur impitoyable — vint avec sa faux, et, sans regret ni pitié, — l'homme sans cœur les a toutes fauchées ! — Ah ! mon cœur en est plein de tristesse ! —

Je sais un autre Faucheur, son nom est la Mort, — qui fauche parmi les hommes et sème partout la désolation ; — jeunes et vieux, un jour il nous abattra tous, tous ! — Je ne le crains nullement, il peut venir quand il voudra ! —

❋

KÉREZ SANT PEZR.

Da Varz Roc'h-Allaz,
Rannou. —

12

KÉREZ SANT PEZR.

D'ar c'houlz m'oa hon Zalwer c'hoas nebeud anvezet,
Ma c'hée dré ann hentchou war droad, en peb amzer,
En eur ober ar vàd, gant hé Abostoled,
Eûn deiz en em gavé tost da eur gèr dister.

Bézan oa trò kreiz-dé : ann heol 'oa lugernuz,
Ha neb-lec'h eûn disheol, neb-lec'h eul lômik dour!
Ma welaz ann Aotrò, ar Mestr holl-gallouduz,
Eûn ouarn marc'h er poultr, koz, ha tòret, ha flour.

Ma lavaraz da Bezr : — « Sav dîn ann ouarn-zè! » —
Pezr na rez vân a-bed, mui ewit eur bouzar :
He speret 'oa troët gant traou-all d'ar c'houls-zé,
Ha na deurvéjé ket 'n em blega d'ann douar.

LES CERISES DE SAINT PIERRE.

Du temps que notre Sauveur était encore peu connu, — et qu'il allait par les chemins, à pied, par tous les temps, — faisant le bien et accompagné de ses Apôtres, — un jour il se trouvait près d'une petite ville.

Il était environ midi : le soleil était brillant — et nulle part un peu d'ombre, nulle part une goutte d'eau ! — Quand le Seigneur, le Maître tout-puissant, — aperçut dans la poussière un fer à cheval, vieux, cassé et luisant.

Il dit à Pierre : — « Lève-moi ce fer ! » — Mais Pierre ne fit semblant d'avoir entendu, pas plus que s'il eut été sourd : — Son esprit était préoccupé de tout autre chose, en ce moment, — et il n'eut pas daigné se baisser vers la terre.

Petra hunvréé Pezr ? — Rouantelez ar bed !
Ia, ann Abostol braż a glaske hen hé benn
Ar gwella rénadur : — hûnvreou kaer meurbed !
Komz eùz eûn ouarn marc'h, disterra kavadenn !

Eur gûrunenn a-vad !.... Neuzè c'hoaz martézé.....
Med 'wit eûn ouarn-marc'h, n' dalvéé ket ar boan. —
Ma trémenaz èta, pa glewas ar gomz-zé,
Heb sellet eûz eûn dra ken dister ha ken moan.

Ann Aotrò, war he lerc'h, a deûrveaz plegan,
'Wit dastum ann ouarn, heb lavaret netra.....
Neuzé, pa dìgwezjônt da vônt er gèr vihan,
E voerzaz a-nezhan, bars ar c'hôël genta.

Trì dîner hen goerzaz. — O trémenn ar marc'had,
E welaz kérez kaer; ma oant ken flour enò,
Ken rû, ma-lakaënt zéder ann daoulagad;
Eûz hô gwelet, heb kèu, 'teué 'n dour er génò !

A quoi rêvait donc Pierre? au Gouvernement du monde! — Oui, le grand Apôtre cherchait dans sa tête — le meilleur moyen de gouverner : de beaux rêves, certes! — Lui parler en ce moment d'un fer à cheval, — ô la pauvre trouvaille! —

Si c'eut été une couronne, par exemple!..... Alors peut-être.... — Mais un fer à cheval! cela ne valait pas la peine de se déranger. — Il passa donc, en entendant ces paroles, — sans même regarder une chose de si peu de valeur.

Le Seigneur, qui venait après lui, daigna se baisser, — pour ramasser le fer, et ne dit rien. ... — Puis, quand ils arrivèrent dans la petite ville, — il le vendit à la première forge.

Il en eut trois deniers. En passant par le marché, — il vit de belles cerises; elles étaient là si luisantes, — si rouges, qu'elles réjouissaient les yeux, — et, rien qu'à les voir, l'eau en venait à la bouche! —

An Aotrò a brénaz kérëz wit tri dìner,
Ha, heb laret netra, hen hi vanch hò lakaz. —
Bars eûn nebeud goudé, setuint maès ar gèr,
Hag en hent adaré, pell d'ez-hé d'ober c'hoaz.

Ann heol 'oa tòm bepred, neb-lec'h eur voudenn-flour,
Ken nebeud eur boud-glaz, — med poultr, ha poultr bepred!
Kèr hen dìje roët Pezr 'wit eul lômik dour :
Ma oant holl poaniet braz gant tômder ha zec'het.

Ann Aotrò iée a-raog. — Heb ober vân, loskaz
Eur gérézenn d'an traon. Pezr lammaz war ar froucz
Kerkent, ébars ar poultr, ha buhan he lonkaz,
Ha ma lavaré c'hoaz : — « Gwella tra è kérez! » —

Bars eur pennad goudé, 'kouez eur gérezenn-all :
Setu Pezr da blega 'wit hi dìzout aré. —
Eûn-all! eûn-all! eûn-all! ha ré-vad, ha ré-fall....
P'hen doé pleget kant gwech, ann Aotrò lavaré : —

Le Seigneur acheta des cerises pour ses trois deniers, — et, sans rien dire, il les mit dans sa manche. — Un moment après, les voilà hors de la ville, — et en route, ayant encore loin à faire.

Le soleil était toujours ardent, et nulle part un gazon frais, — pas davantage un buisson vert, mais de la poussière, toujours de la poussière. — Pierre eut payé cher, alors, une goutte d'eau! — ils étaient donc tourmentés par la chaleur et la soif.

Le Seigneur marchait devant. Sans faire semblant, — il laissa tomber une cerise. Pierre sauta sur le fruit — aussitôt, dans la poussière, et l'avala vite, — et il disait encore : « l'excellente chose, qu'une cerise! » —

Un instant après tombe une autre cerise : — et Pierre de se baisser encore, pour la ramasser. — Puis une autre! — une autre! — une autre! — de bonnes, de mauvaises..... — Quand il se fut baissé cent fois, le Seigneur lui dit : —

« N'out ket skuiz c'hoaz, Pezr baour? Ma karjez bout pleget
» Eurwech, bars ar c'houlz-vâd, 'wit ann dra boûd dister,
» 'Wit kalz disterroc'h c'hoaz n'as bije ket renket
» 'Vel-sé plega kant'gwech, ha ken braz poan kemer! » —

Setu eur gentel-vâd azè 'wit peb-hini. —
Wàr ar maès 'vel en kêr, tudò a beb-seurt stâd,
Ré binvidik, ré baour, iaoûankiz ha kozni,
M'hò péd, he zelaouet, 'wit ann holl ez è mad! —

— « N'es-tu pas encore fatigué, mon pauvre Pierre ?
» Si tu avais voulu te baisser — une seule fois, au bon
» moment, de quelque peu de valeur que fût l'objet, —
» pour beaucoup moins encore il ne t'aurait pas fallu —
» te baisser ainsi cent fois, et te donner tant de
» mal ! » —

Voilà une bonne leçon pour chacun. — A la campagne, comme en ville, gens de toute condition, — riches et pauvres, jeunes et vieux, — écoutez-là, je vous prie, elle s'adresse à tous. —

EUN AMZER A ZO BÊT.

D'am mignon
Arzur de la Borderie. —

EUN AMZER A ZO BÊT.

I.

Eùn amzer a zò bêt, ha na vijé klewet
Hon touez nemed iez Breiz : war ar maès vel en kèr,
Holl 'komzemb ar iez kòz gant hon zàdò komzet,
En Gwened, en Kernew, Leon ha Landréger.

Eûn amzer a zò bêt, oamb gwisket 'n eur chîz-all ;
Peb-hini 'n dòa tôk-braz, bragou-braz ha chûpenn,
Ha na oamb ket henvel barz en Breiz eûz ré-C'hall,
Ha na oa ket touzet hon bleò-hîr war hon fenn.

Eûn amzer a zò bêt, 'vel hon boa hon dillad
Dishenvel eûz ré C'hall, 'oa iwé hon gîziou,

UN TEMPS FUT.

I.

Un temps fut où l'on n'entendait — parmi nous que la langue de Breiz : à la campagne et en ville, — nous parlions tous la vieille langue que parlaient nos pères, — en Vannes, en Cornouailles, en Léon, en Tréguier. —

Un temps fut où nous étions habillés autrement ; — chacun avait grand chapeau, pantalon à braies et *chupen* : — et nous ne ressemblions pas en Breiz à ceux de France, — et nos longs cheveux n'étaient pas coupés sur nos têtes. —

Un temps fut où, comme nous avions un costume — différent de celui des Français, nos coutumes l'étaient aussi, —

Hag en mesk k ant neuzé é kavjac'h eur Breizad,
Heb poan a-bed , raktâl , ébars ann holl broïou.

Eûn amzer a zò bêt, 'weljac'h hon îlizou,
En kèr 'vel war-ar-maès, leûn a dut daoûlinet,
Beb-zul ha beb-gouel berz : — Neuzè er pardoniou
Na vîjé ket danset a-raog beza pédet.

Eûn amzer a zò bêt, 'vîjé klewet en Breiz,
En hentchou, el lannek, ha war lein ar ménez,
A beb-tû, da guz-heol, war drò ann abardeiz,
Kânan ar gwerziou kòz hag ar zôniou newez.

Eûn amzer a zô bèt, zoudarded Breiz-Izell
'Oa doûjet en peb-lec'h, hag ar Saoz milliget
A dèc'hè dira-z-hè, pé é renkè merwell,
(Rag ré Vreiz ha ré Zaoz biskoaz n'int 'n em gâret).

Et alors, au milieu de cent autres, vous eussiez reconnu un Breton, — sans peine, tout de suite, dans tous les pays du monde. —

Un temps fut où vous eussiez vu nos églises, — en ville, comme à la campagne, remplies de gens à genoux, — chaque dimanche et fête observée : alors, aux pardons, — l'on ne dansait pas avant d'avoir prié. —

Un temps fut où l'on entendait en Bretagne, — dans les chemins, sur la lande, sur le haut de la montagne, — de tous côtés, le soir, vers le coucher du soleil, — chanter les vieux *gwerz* et les *sônes* nouveaux. —

Un temps fut où les soldats de Breiz-Izell — étaient craints en tout lieu, et l'Anglais *maudit* (1) — se retirait devant eux, ou il lui fallait mourir, — (car ceux de Breiz et ceux d'Angleterre jamais ne se sont aimés.)

---

(1) Dans nos campagnes on prononce rarement le mot *Saozon* (Saxons, Anglais), sans l'accompagner de cette épithète.

Eûn amzer a zò bèt, na garriemb ket, a grenn,
Gwelet tud divròët, — ré Zaoz, pé rè brò-C'hall,
(Rag ni, a-beb amzer, zò bèt kaled hon fenn),
O tont da werza d'imb eur iez hag eur feiz all.

Eùn amzer a zò bèt, hag ez oa eûn énor
Beza gânet en Breiz, beza c'hanvet Breizad,
Hag è vijè lâret : — *paotred-vad ann Armor* !
Ha kément-zé oa gwir. — Henès oa 'n amzer vad ! —

II.

Pé-lec'h 'ma 'n amzer-zè? Pélec'h éma, siouaz !
Ha ni dlé beza holl Saozon pè Gallaoued ?
N'eûz ket a Vreizaded bars en Breiz-Izell c'hoaz,
Ni ar mibienn héna, martézé, eûz ar bed ? —

Marw èz éta Armor?—Nann, ar paotr kòz, m'hen goar,
Karget hé izili a liammou c'houarn,
'Zò astennet hé gorf brema war ann douar,
Eûz hen diwall Iann Zaoz, ha Gallik al Louarn.

Un temps fut, où nous n'aimions pas, absolument, — voir des étrangers, — Anglais ou Français, — (car, de tout temps, nous avons eu la tête dure), — venir nous vendre une autre langue et une autre foi. —

Un temps fut où c'était un honneur — d'être né en Bretagne et d'être appelé Breton, — et l'on disait : « Les bons gars d'Armorique ! » — Et cela était vrai. — C'était là le bon temps ! —

II.

Où est ce temps-là ! où est-il, hélas ! — Deviendrons-nous donc tous ou Anglais ou Gallos ? — Et n'y a-t-il plus de Bretons en Breiz-Izell, — nous, les fils aînés, peut-être du monde ! —

Est-il donc mort, Armor ? — Non, le vieillard, je le sais, — les membres chargés de chaînes de fer, — est maintenant étendu tout de son long sur le sol, — surveillé par Jean l'Anglais et *Gallik* le Renard. —

Trò-drò, kornandoned louz ha fall, a vàgad,
A lamm, a dans, a làr : — « Marw ez ar paour Armor !
» Setu-han diskaret ! oh ia, marw ez, marw mad !
» Marw eò ! marw eò ! marw eò ! — Taolomb he gorf er mòr ! »

Piou a gomz er gîz-zè ? — Paotred Saoz ha ré-C'hall ?
Nann, nann, n'hen d'èket marw, med kousket eûn tamik ;
Kànet, kànet izell ; m'hen gwelfac'h ò finwall
He vîz bihan heb kén, gant spont e varwfac'h mik.

Diwallet ! diwallet ! mar kànet ré-huël
E c'helfé dishunvi : n'oc'h eûz-c'hui ket gwelet
Klézé braz ar Gwesklen, ar paotr mad er brézel,
He zorn-deò warn-ez-han ? — M'hen làr c'hoaz : diwallet ! —

Mar dishunv ar paotr-mad (ôber rei martézé)
Neuzé hò pezò keuz, neuzè vô eûn dans-all !
Saozon, c'hui hen goar mad, eò poûner he glézé,
Ha c'hui na c'hoarzfet kén er gîz-zé, paotred Gall !

Tout autour de lui, des troupeaux de nains sâles et méchants — sautent et dansent, en criant : « Il est » mort, le pauvre Armor ! — Le voilà renversé à terre ! » Oh ! oui, il est mort, et bien mort ! — Il est mort ! il est » mort ! il est mort ! Jetons son corps dans la mer ! » —

Et qui donc parle de la sorte ? les Anglais ? les Français ? — Non, non, il n'est pas mort, mais seulement un peu assoupi. — Chantez, chantez bas ! si vous le voyiez remuer — seulement son petit doigt, vous en mourriez de frayeur ! —

Prenez garde ! prenez garde ! si vous chantez trop haut, — il pourrait bien se réveiller : n'avez-vous donc pas vu — la grande épée de Duguesclin, le bon guerrier, — sous sa main droite ? Je le répète : prenez garde ! —

S'il se réveille, le bon gars (et il le fera peut-être), — alors vous vous repentirez, alors ce sera une autre danse ! — Anglais, vous le savez bien qu'elle est lourde, cette épée ! — et vous, Français, vous ne rirez pas tant ! —

EUN AMZER A ZO BÊT.

D'am mignon
Arzur de la Borderie.

FANCHIK HA JANIK.

D'am mignon
Émile GRIMAUD.

FANCHIK HA JANIK.

Deac'h d'abardeiz, goudè 'n tômder,
Pa oan ò vâlé dré 'r parkou,
'Klewiz eur vouez huël ha sklezr,
O kâna war-duz ar prajou.

— « Mé ez ia eur wech c'hoaz béteg ti ma mestrez,
» Ha pa gollfenn ma foan, gret am eûz alièz :
» Ann dud a lavar d'ìn am eûz amzer gollet,
» Ha mé, 'wit hò c'hlewet, bepred n'ho c'hredan ket. » —

Ha mé 'chôm 'n em zao da zelaou :
Ha ma klewiz neuzè zoudenn
Eur vouezik-all, en touez ar faou,
Pehini a gàné, 'vel-henn : —

FANCHIK & JANIK

Hier soir, après la chaleur, — comme j'étais à me promener par les champs, — j'entendis une voix claire et haute — qui chantait, du côté des prairies. —

— « Je vais encore une fois jusqu'à la maison de ma
» maîtresse, — et quand je perdrais ma peine, souvent
» je l'ai fait : — tout le monde me dit que je perds
» mon temps, — et moi je ne veux pas les croire. » —

Et je m'arrêtai, pour écouter : — et peu après j'entendis — une autre voix, parmi les hêtres, — qui chantait ainsi : —

— « Korfet braò è ma mestrez, bàlé é rà er-fad,
» Ruz eô ével eur rozenn, ha glaz hi daoulagad ! » —

Eûz hò moueziou 'oa anad mad
Na oant c'hoas nemed bûgalé,
O vessà ar zaoud bars ar prad,
Unan oa plac'h, paotr egilé.

— « Jànik, 'skrijé ar paotr Fanchik,
» Pé-lec'h oud-ta, pa n'as gwelan ?
» Sav da vâz d'ann neac'h eûn tamik. —
» — Séll ! sell ! ma gwelet 'rêz breman ? —

— » Na rân ket da ! deûz 'n kreiz ar prad,
» Duhont en tàl ar vuc'h penn-gwenn. —
» — Sell ! — ah ! brémán as gwelan mad,
» Gant da vròz-c'hlaz, ha diarc'henn. —

— » Diez è da zaoud da diwall ? —
» — Ia ! ma c'hôlé ha ma buc'h-dû
» War ar melchon, bars ar park-all,
» 'Vel ma pellaan, 'vé diouc'h-tu.

— « Ma maîtresse est bien faite de corps, sa dé-
» marche est gracieuse, — elle est rouge comme une
» rose, et ses yeux sont bleus. » —

A leurs voix, il était facile de reconnaître — que ce n'étaient encore que des enfants, — gardant les vaches dans la prairie, — l'un garçon, l'autre fille. —

— « Jànik ! — criait le gars Fanchik, — où donc
» es-tu, que je ne te vois pas ? — Lève un peu ton bâ-
» ton en l'air. — Tiens ! tiens ! me vois-tu maintenant ? —

— » Non da ! viens au milieu de la prairie, — là-
» bas, près de la vache à tèteb lanche. — Tiens ! — ah !
» à présent je te vois bien, — avec ta jupe bleue et
» et nu-pieds. —

— » Tes vaches sont-elles difficiles à garder ? — oui,
» mon taureau et ma vache noire, — sur le trèfle,
» dans l'autre champ, — sont à l'instant, dès que je
» m'écarte. —

— » Pé-goulz 'kassi da zaoud d'ar gèr ? —
» — Pa zônô 'n *Angelus ;* ha té ? —
» — Ha mé iwé. – Té 's bé amzer
» D'ôber 'vel ma kàrez goudé ? —

— » Zè n'eò ket gwìr ; rèd 'vé d'ìn c'hoaz
» Gwalc'hi patatez, hag ober
» Tàn dindan-hè, beteg boûd poaz,
» Ha 'liès pura ar gaoter. —

— » Ha mé : — lakàd boed d'ar c'hézek,
» Klask ar môc'h, hò lakàd 'n hò c'hraou,
» Klask ann denved bars al lannek,
» Eûn hanter-lew, heb làret gaou.

— » Fanchik, deûz aman eùn tamik. —
» — Mônt raë ma zaout da laerez. —
» N'aìnt ket, 'éwit eur pennadik ;
» Mé 'm eûz avalou, ha kérez !

— » Quand reconduiras-tu tes vaches à l'étable? — » quand sonnera l'*Angelus ;* et toi? — moi aussi. — » Tu as le loisir alors — de faire ce que tu veux! —

— » Ce n'est pas vrai; il me faut encore — laver » les pommes de terre et faire — du feu dessous, jus- » qu'à ce qu'elles cuisent, — et, souvent, écurer le » chaudron. —

— » Et moi donc : mettre à manger aux chevaux, — » chercher les pourceaux, les renfermer à l'étable, — » chercher les moutons sur la lande, — une demi » lieue d'ici, sans mentir. » —

— » Fanchik, viens ici un peu. — Mes vaches » iraient voler. — Non, pour un instant seulement, — » moi, j'ai des pommes et des cerises! —

— » Avalou? té t'eûz avalou? —
» Ia, ma faotrik, ré-rû, ré-vad;
» Mé reï did leiz da c'hodélou,
» Med 'rabad vô lâret d'am zad! »

Ha Fanchik dreist ar c'hleuz er prad!
Setu-han en kichenn Jânik,
Skanv, birvidik he daoulagad,
Ha 'n he greiz 'lamm he galonik.

Ha c'hoarz, ha kân, ha lévénez!
M'hò gwell-bremâ duhont, hò daou,
War hò fenn peb a garlantez,
En hò c'hoanzé dindan ar faou.

Gant-ez a leiz beb-seurt bleuniou,
Burlu, bleûn-bâlan ha spern-gwenn,
Ha bleuniou-all, a beb-seurt liou,
Hag hi ò kânan a boez-penn! —

— » Des pommes? — tu as des pommes, toi? —
» Oui, mon gars, des pommes rouges et bonnes; — je
» t'en donnerai plein tes poches, — mais il faudra
» n'en rien dire à mon père! » —

Et voilà Fanchik qui saute par dessus la clôture dans la prairie! — Il est près de Jànik, — léger et les yeux pétillants, — et son petit cœur bat dans sa poitrine. —

Et des rires, des chants, de la joie! — Je les vois à présent là-bas, tous deux, — sur leur tête des guirlandes, — et assis sous les hêtres. —

Ils ont quantité de fleurs de toute sorte, — digitales, genêts et aubépine blanche, — et d'autres fleurs encore, de toutes les couleurs, — et ils chantent à tue-tête.

Keit-zé ar zaóud 'zò ò lacres,
War ar c'haol ha war ar melchon,
War ann ed hag ar patatès :
Ma dîgwez mamm Fanchik, Fanchon!

Allas! ha kerkent ann taoliou
Da goeza war ar paotrik kaès,
Ha taoliou dorn, ha bâc'hadou : —
A-walc'h! a-walc'h! mamm dîdruez! —

Ah! Fanchik paour, ah! paotrik kaès,
'Neb 'hunvrè kérez, avalou,
Eûz ar merc'hed na dap 'liez
'Med kalounad hag ankeniou! —

Kerarborn, e miz Gouéré 1863.

Pendant ce temps-là, les vaches sont à rapiner, — sur les choux, sur le trèfle, — sur le blé et sur les pommes de terre : — mais voilà que survient la mère de Fanchik, Fanchon! —

Hélas! et aussitôt les coups — de pleuvoir sur le pauvre garçon, — coups de poing et coups de bâton : — assez! assez! mère sans pitié! —

Ah! Fanchik, mon pauvre garçon! — celui qui rêve cerises et pommes, — n'attrape souvent des femmes — que crève-cœur et tourments! —

Keramborgne, Juillet 1863.

AR MÉDERIENN.

Da varz Sant Lorans,
ann Aotrò **Kémar**. —

AR MÉDERIENN.

— « Gwaskomb, paotred, gwaskomb ! - en penn ann erw Fantik
» Gerc'hò eur pichet chistr ! — Stard ; Ervoan ha Gabik ! —
» Gwella da Védeтienn ! — Gloeb-dour int gant ar c'houez !
» War hò lerc'h ann irwi 'n em c'hòlò a damoez ! » —

'Vel-zé 'komzé eùn deiz Laou gòz d'he véwéliean ,
En eur parkad gwiniz , 'n hé zav war ar wrimenn.
Neuzé pìjé gwelet ar falz ô vônt en drò ,
Ha war ann erw ken stank 'koezan ann ed dàrò !

Ar skrilled a gàné a béb-tuz hò zôniou ,
Hag ann evned bihan , er gwez , mesk ann deliou : —
Hag ann heol 'oa ken tòm ! ha gant ar c'houez treuzet ,
Ho rochedou kanab war ho c'hein 'oa peget.

LES MOISSONNEURS.

« Ferme ! les gars, ferme ! au bout du sillon Fantik —
» ira prendre un pichet de cidre : ferme, Yves et Gabriel ! —
» Les bons Moissonneurs ! ils sont tout trempés de sueur ! —
» Derrière eux les sillons se couvrent d'épis ! » —

Ainsi parlait un jour le vieux Laou à ses domestiques, — dans un champ de froment, debout sur la lizière. — Alors vous eussiez vu la faucille en mouvement, — et le blé mûr tomber si pressé sur le sillon !

De tous côtés les grillons chantaient leurs chansons, — et les petits oiseaux aussi, dans les arbres, sous la feuillée ; — et le soleil était si chaud ! et traversées par la sueur, — leurs chemises de chanvre étaient collées sur leur dos ! —

Neb gîr na lavarent. Fanch-vraz ez oa er penn,
Ha distaolet gant-han ha bôtou ha chupenn;
Fanch-vraz, gwella mewel ez oa neb-lec'h er vrò;
Na vijé ket kavet hé bàr dek lew trò-drò. —

Goudé Fanch-vraz 'teué kerkent Ervoan ar Meur,
Ha war hé lerc'h, Iannik ann Tàlek hag he vreur,
Paotred-vad bars eur park, pè gant tranch pè gant falz,
Labourerienn kaled, 'vel ma zô 'n hon brò kalz.

Eùn tàmik war hò lerc'h Efflam Kerborio
'Boaniè stard, 'n hé gichenn Fantik Kerlohio.
Allaz ar plac'hik pàour n'helljé ç'heuill birwikenn
Mar na ràjé Efflam ann hanter hi-lòdenn.

Ha ma luc'hé ann heol, ma kàné ann evned,
Hag ar falz, 'vèl eùn aer, 'ruzé en mesk ann ed,
Hag ar gwìniz tròc'het, ken poùner, ken mélenn,
'C'hòloé ann irwi, war hò lerc'h, penn-da-benn. —

Pas un mot! — Fanch-vraz était en tête, — ayant jeté ses sabots et sa veste; — Fanch-vraz, le meilleur domestique qu'il y eût au pays; — à dix lieues à la ronde on n'eût pas trouvé son pareil. —

Après Fanch-vraz venait aussitôt Yves Lemeur — et après lui Iannik Talek et son frère, — de bons gars dans un champ avec la pioche comme avec la faucille, — de durs laboureurs, comme il en est beaucoup dans notre pays. —

Un peu derrière eux Efflam Kerborio — travaillait ferme, ayant près de lui Fantik Kerlohio. — Hélas! la pauvre fille ne pourrait jamais suivre, — si Efflam ne faisait la moitié de sa tâche! —

Et le soleil brillait, et les oiseaux chantaient, — et la faucille, comme une couleuvre, se glissait parmi le blé, — et le froment coupé, si lourd, si jaune, — recouvrait les sillons, tout du long, derrière eux! —

E maint en penn ar park ! Sétu tônt ar vâtez,
Ha war hi fenn gant-hi laès-kaoulet ha krampoez.
Ah ! gwella ma kavfônt bremaïk hò mérenn,
'N hò c'hoanzez war ar ieod, en skeud eur c'hòz derwenn !

Eur c'hornaded bûtun vezò gret goudé-zé,
Eul lômik gwin-ardant vô iwe, martézé.
Holl hò gwellfet laoueun, ha heb damant d'hò foan;
Ha d'all labour kerkent, béteg ma vò koulz koan ! —

Laboureriènn ma brò, Méderienn kalonek,
Pé-ré a bed Doue bemdez en brezonek,
Warc'hoas éman ar zul : goudé ann oferenn
Er pardon e tansfet, lammfet war ar c'hlazenn;

Ha pa gûzò ann heol, e teufet holl d'ar gèr,
O c'hoarzinn, ò kâna, laouenn ha dibreder.
Efflam a breenò kraou-amandez da Fantik,
Hag Ervoan ha Iannik 'ambrougò hò dousik.

Ils sont à l'autre bout ; et voilà venir la servante, — portant sur la tête du lait caillé et des crêpes. — Oh ! comme tout-à-l'heure ils vont trouver bon leur repas, — assis sur l'herbe, à l'ombre d'un vieux chêne ! —

On allumera ensuite une pipe, — peut-être y aura-t-il aussi une goutte d'eau-de-vie. — Vous les verrez tous contents, sans crainte de la peine : — et au travail encore, jusqu'à l'heure du souper ! —

Laboureurs de mon pays, moissonneurs courageux, — qui, chaque jour, priez Dieu en breton ; — c'est demain le dimanche : après la grand'messe, — vous danserez et sauterez au pardon, sur le gazon. —

Et à l'heure où le soleil se couchera, vous reviendrez tous à la maison — en riant et en chantant, joyeux et sans soucis : — Efflam achètera des amandes à Fantik, — et Ervoan et Iannik reconduiront leur *douce*.

Ha d'al lûn labourfet aré, heb keuz na klemm,
Mar bé mad ar c'hrampoez, ha mar bè hò falz lemm;
Ha 'vel-sé, arrufet ken braò gant ar Mârò,
Heb keuz a-bed, na spont, digwezò pa gârò! —

En Plouaret, miz Eost 1864.

Et le lundi vous travaillerez encore, sans regret et sans plainte, — si les crêpes sont bonnes et les faucilles bien aiguisées ; — et de la sorte vous arriverez si doucement à la Mort, — sans regret, sans effroi, qu'elle vienne quand elle voudra ! —

Plouaret, mois d'Août **1864.**

SONE.



SONE.

—

Tri aval rû, tri avalik
Am eûz, hag a 'zò ken koantik!
Hag ann neb am c'hàrò raktàl,
'Roïn d'ez-han ma zri aval. —

Ma avalou a zò ken flour!
Eûz hò gwelet heb kèn ann dour
'Deû en gènò ar baotred koant,
Hag holl e varvont gant ar c'hoant! —

Gab Rosmad ha Laouik Guillou,
A garfè kaout ma avalou;
Hogenn unan 'zò kéméner,
Hag égilé eur messaër.

SONE.

—

J'ai trois pommes rouges, trois petites pommes, — et elles sont si jolies! — Et celui qui m'aimera, sur-le-champ, — je lui donnerai mes trois pommes. —

Mes pommes sont si luisantes! — rien qu'à les voir, l'eau — en vient à la bouche aux jolis garçons, — et tous meurent d'envie (de les posséder). —

Gabriel Rosmad et Laouik Guillou, — voudraient bien avoir mes pommes, — mais l'un d'eux est tailleur, — et l'autre pâtre! —

Ann holl a làvar ez oûn koant,
Ha koantiri a dalv arc'hant :
Me a fell d'în kaout eur mabik
Eûz a di mad, ha pinvidik. —

Pa oann ò kanna war all lenn,
Eûn evnik 'làraz uz d'am penn :
« — Oc'h avalou 'wenvò, merc'hik,
» Hò roët bûhan da Laouik ! »

Kenavò d'am zri avalik,
Kèn flour, kèn ruz ha kèn koantik !
Da Laouik hò c'hassan raktàl,
Henès 'debrò ma zri aval !

Tri aval rû, tri avalik
Am eûz, hag a 'zò ken koantik !
Hag ann neb am c'hàrò raktàl,
'Roïn d'ez-han ma zri aval. —

Tout le monde dit que je suis jolie, — et la beauté vaut de l'argent : — je prétends avoir un fils — de bonne maison, et riche. —

Un jour que j'étais à laver sur l'étang, — un petit oiseau dit au-dessus de ma tête : — « Vos pommes se » flétriront, la belle enfant, — donnez-les vite à » Laouik ! » —

Adieu à mes trois petites pommes, — si luisantes, si rouges et si gentilles ! — Je vais sur-le-champ les porter à Laouik ; — c'est celui-là qui mangera mes pommes ! —

J'ai trois pommes rouges, trois petites pommes, — et elles sont si jolies ! — Et celui qui m'aimera, sur-le-champ, — je lui donnerai mes trois pommes ! —

JANNÉDIK KOANT.

D'ann Aotrò TROUDE,
Reizer iez Breiz. —

JANNÉDIK KOANT.

—

En hanv, da vîz ewenn, pa vé koulz ar falc'her
Da falc'had ar prajou, pa gàn ann alc'houeder,
Ar goulm, ann durzunel, pa vé leûn ar parkou
A ed-glaz, a velchon, a c'houez-vad ann henchou;

Pa luc'h ann heol en oabl, pa rà peb evn hé neiz,
Er c'harz pé er wezènn, eul lùn, da abardeiz,
Jannédik koant làré da Yvôna Rosmad,
Pa oant ò c'hòrò 'r zaoud, hò diou, en korn ar prad : —

— « Bezet drouk, bezet mad gant ann neb a gàrò,
» Na ràn némeur a forz, mè làr hag a làrò,
» Er bloas-ma 'timezin ! » — Tortet gant ar gozni,
Hag ar boan, Gaodik-kòz neuzé làraz d'ez-hi : —

LA BELLE JEANNE.

En été, au mois de juin, à l'époque où le faucheur — fauche les prés, quand chantent l'alouette, — la colombe, la tourterelle, quand les champs sont pleins — de blé vert et de trèfle, et les chemins de parfums;

Quand brille le soleil au firmament, quand chaque oiseau fait son nid, — dans la haie ou sur l'arbre, un lundi, vers le soir, — la belle Jeanne disait à Yvonne Rosmad, — quand elles étaient à traire les vaches, toutes les deux, au coin d'un pré : —

— « Le trouve bon ou mauvais qui voudra, — je » m'en soucie peu, mais je dis et je dirai, — cette » année je me marierai! » Courbée par la vieillesse, — et la peine, la vieille Marguérite lui dit alors : —

— « C'hui-vad a zò klasket dreist ann holl, Jannédik,
» Gant tud iaoûank ar vrò ! med diwallet, merc'hik,
» Rag c'hoas oc'h iaoûankik ; dibabet d'în bepred
» Eur penn-tiègez mad, gant parkou ha loëned.

» Iannik al Lagadek 'zò eur paotr stumed-mad,
» Nerzuz ha kalounek, koulz 'vel ma 'z eo he dad ;
» Na ev ha na c'hoari ; hennez 'zò dèn a-benn,
» Leûn he zaolier a ed, hag he graou a oc'henn.

» Ann holl er vrò hen goar, he dud 'zò pinvidik,
» Ha mar kàret selaou, 'larin dec'h pôlezik : —
» Heb màdò, peurvuia, 'vé bezr ar garantez !
» Diwezatoc'h welfet ha mè làr gwirionez. » —

— » Iannik al Lagadek ! eur genaouek 'vel-sé !
» Ha da bétra dàlfé d'in-mé boût koant neuzé ?
» Kement 'kàr hé gezek, he zaoud, ar paotr Iannik,
» Na gavfé ket amzer d'am c'haroùt eùn tammik !

— « C'est vous qui êtes recherchée, par dessus » toutes, Jeanne, — par les jeunes gens du pays! » mais prenez garde, ma fille, — car vous êtes encore » bien jeune; choisissez-moi toujours — un bon chef » de ménage, avec des champs et du bétail.

» Iannik Lagadec est un garçon qui a bonne mine; » — il est vigoureux et courageux, comme son père; — » il ne boit ni ne joue, c'est un homme de tête; — son » grenier est plein de grain, et son étable, de bœufs. —

» Tout le monde, au pays, sait que son père est » riche, — et, si vous voulez m'écouter, je vous dirai, » ma poulette : — sans biens, ordinairement, l'amour » dure peu! — Plus tard vous verrez si je dis vrai! —

— » Iannik Lagadec! un imbécile comme ça! — A » quoi donc me servirait alors d'être jolie! — il aime » tant ses chevaux et ses vaches, le gars Iannik, — » qu'il ne trouverait pas le temps de m'aimer un peu!

» Komzet d'în eûz Jobik, a velinn ar stank-vraz,
» Gant he vleò melenn-aour, hag he daoulagad-glaz !
» 'Wît eur gir-mad eûz-han, pé 'wit eur zer-lagad,
» Mé a rôfé kant gwech Iannik hag he holl vad ! —

— » Oh ! plac'hik hi fenn skanv ! diwallet, ann amzer
» 'Zò kriz ha didruez, hag a diskar en bezr
» Karantez iaoùankiz ; ha goudè, aliès,
» Na chômm med paourentez, ankenn ha dienès ! » —

— » Lavaret d'în, mamm gòz, pétra rînn gant arc'hant
» Keit ha ma vînn karet, ha iaoûank flamm ha koant?
» Préena kézek ha zaoud, dastum eur ialc'had aour?
» Ah ! gwell eò karantez, pa dléfenn beza paour ! »

Dìmèzet eo brema, Jannédik d'hi Jobik,
Ha pell-amzer a zò eò tremenet Gaodik : —
Bennoz Doue gant-èz, ha komzou ar wrac'h-kòz
Ra deûint ket d'ankenia speret Jannet en nòz !

» Parlez-moi de Jobik, du moulin du grand étang,
» — avec ses cheveux jaune-d'or et ses yeux bleus! —
» rien que pour une bonne parole de lui, ou pour une
» œillade, — je donnerais cent fois Iannik, avec tous
» ses biens! —

— » Oh! fillette à la tête légère, prenez garde, le
» temps — est cruel et impitoyable, et il abat vite —
» amour de jeunes gens; et après, trop souvent, — il
» ne reste que pauvreté, chagrins et misère! —

— » Dites-moi, grand'mère, que ferai-je avec de l'ar-
» gent, — pendant que je serai aimée, et jeune et jolie?
» — Acheter des chevaux et des vaches, ou ramasser
» une pleine bourse d'or? — Ah! j aime mieux de l'a-
» mour, et quand je devrais être pauvre! » —

Ils sont maintenant mariés, Jeanne et Jobik, — et depuis longtemps la vieille Gaodik est morte : — la bénédiction de Dieu soit avec eux, et puissent les paroles de la vieille — ne pas tourmenter l'esprit de Jeanne, la nuit!

KENAVO.

D'am mignon ha kenderv,
P. AL LUYER, — Kabitenn en Gward ann Impalaër. —

KENAVO!

Kenavò, Mari, ma dousik,
Kenavò, mé 'ia bremaïk
Dûhont, dindan ar môgerò,
Da verwel, ò tîfenn ma brò!

A-beb-tû 'tenn ar c'hanonou,
A-beb-tu 'soon ann trompillou,
Rèd è mônet a galon vad,
Hag heb aoûn, 'vel eur gwir Vreizad!

Mé ieï gant eur galon laouenn,
Er renk kenta, huël ma fenn;
Me varwò heb keuz, 'wit Doué,
Wit ma brò ha 'wit ma Roué.

AU REVOIR !

—

Au revoir, Marie, ma douce ! — au revoir ! je vais à l'instant, là-bas, sous les remparts, — mourir pour la défense de mon pays ! —

De tous côtés tonnent les canons, — de tous côtés sonnent les trompettes ; — il faut aller, de bon cœur, — et sans peur, comme un vrai Breton ! —

Oui, j'irai d'un cœur joyeux, — au premier rang, la tête haute ; — je mourrai sans regret pour mon Dieu, — pour mon pays et pour mon Monarque ! —

Kimiad, kimiad ewit ar bed,
Lec'k na dleomb ken 'n em welet,
Ni 'n em gavò en Env eùn deiz,
Gant holl zoudarded vad ar feiz.

Ar boulodou a uz d'am fenn,
En ear, a c'huistel ò trémenn,
Holl 'ma en tân ar môgerò,
A-beb-tu 'welan rè vârò.

Setu, setu deiz ann eured!
Ma goad-mé eò gwin ruz ar pred,
Hag ar c'hanon hag ar c'hlèzron,
En lec'h ar biniou, a zoon! —

Deuz ta, deuz ta, ma c'halonik,
Ma trémenin war da vîzik
Ar walenn a briadèlez,
Kaeroc'h wit hini Rouanez.

Adieu, adieu pour ce monde, — où nous ne devons plus nous revoir; — nous nous retrouverons un jour dans le ciel, — avec tous les bons soldats de la foi! —

Les boulets au-dessus de ma tête, — sifflent dans l'air, en passant, — les remparts sont tout en feu, — de tous côtés je vois des morts! —

Voici, voici le jour des noces! — mon sang, à moi, est le vin rouge du festin, — et le canon et le clairon — nous tiendront lieu de *Biniou!* —

Viens donc, viens, ô mon petit cœur, — que je passe à ton doigt charmant — l'anneau conjugal, — plus beau que celui de Reine. —

Kimiad c'hoas, kimiad wit ar bed,
Bez koûn eûz da, zoudard bépred,
Marwet 'wit he vrò hag he feiz,
'Vel peb bugel mad euz a Vreiz!

Adieu encore, adieu pour dans ce monde! — souviens-toi toujours du soldat — mort pour son pays et sa foi, — comme tout bon fils de Breiz! —

MARC'HAÏT ANN NÉEREZ.

Da Varz Laouenanik Breiz,

MILIN. —

MARC'HAÏT ANN NÉEREZ.

I.

War gwenojen ar bourk, bemdé, pa dréménan,
E welan eur plac'hik war he c'harr ò nezan,
Eur plac'hik koant ha fur, lagad dû, bleo melon,
Hag en hi zà bàlan ken zéder hi c'halon !

Atò war dreuz hi dôr e kân 'vel eûn estik,
Eur zôn newez bennag, eur werz kòz, eur c'hantik,
Hag ò kâna zoniou ha gwerziou-kòz ar vrò,
Hi dornik skanv ken braò a gass hi c'harr en drò !

En deiz-all 'n em gûziz 'wit selaou ar plac'hik,
A-dreg eur voujenn c'hlaz, 'zò 'n kichenn hi c'hèrik,
Ha setu ar zònik a gâné hi mouez sklezr,
'Vel eul laouenanik, pé 'vel eûn alc'houeder.

MARGUÉRITE LA FILEUSE.

I.

Sur le bord du sentier qui mène au bourg, tous les jours, quand je passe, — je vois une fillette qui file sur son rouet, — une fillette sage et jolie, œil noir, cheveux blonds, — et le cœur si gai, dans sa chaumière ! —

Elle est toujours sur le seuil de sa porte, et chante, comme un rossignol, — quelque vieux *gwerz*, un *sône* ou un cantique, — et tout en chantant les *sônes* et les vieux *gwerz* du pays, — sa petite main si légère et si gentille fait tourner son rouet. —

L'autre jour je me cachai, pour écouter la fillette, — derrière un buisson vert, qui est près de sa petite maison, — et voici la chansonnette que chantait sa voix claire, — comme un roitelet ou une alouette :

II.

« Ma c'harr, ma gwerzid, ma c'heïell,
» Ha ma neûd-lin war ma c'hânell,
» Gant-ez oûzon gônid bara,
» 'Wit-zé hò c'hâran dreist peb-tra. —

» Dreist peb-tra, goudé ma mammik,
» Ma mammik paour ha ma zâdik,
» Ha goudè hon Zalwer Jezuz
» Hag ar Werc'hez madelézuz.

» Ma c'harr, té a rò d'in dillad,
» Eneb ar goanv krîz ha dîvad,
» Hag er marc'had me werz ma neud,
» Ha, d'ober krampoez, a brén bleud.

» Mé brénò c'hoas gant ma c'harik
» Eur c'hôg ruz hag eur bolezik,
» Ha martézé eùn oanik gwenn,
» Kerkoulz ha Soezik Liboudenn.

II.

« Mon rouet, mon fuseau, ma quenouille, — et mon » fil de lin sur ma bobine, — avec eux je sais gagner » du pain, — et c'est pourquoi je les aime par dessus » tout ! —

» Par dessus toute chose, après ma mère chérie, — » ma mère chérie et mon père, — et après Jésus, » notre Sauveur, — et la Vierge pleine de bonté. —

» Mon rouet, c'est toi qui me donnes des vêtements, » — contre l'hiver rude et inclément, — et, au mar- » ché, je vends mon fil, — et achète de la farine, pour » faire des crêpes. —

» J'achèterai encore, avec mon cher rouet, — un » coq rouge et une poulette, — et peut-être même un » petit agneau blanc, — tout comme Soezik Liboudenn.

» Néomb ta, néomb kalônek,
» Kérâd ez ann neud, daou wennek
» Al livr, er marc'had dîveza.....
» Ann heol n'eò ket prest da gûza.

» Foenerienn 'zò dûhont er prad,
» Treuzet gant ar c'hoez ho dillad.....
» Gwelloc'h, gwelloc'h kalz eò bea
» War dreuzou ma dôr ô néa !

» Dre-holl a zò bréma bleûniou,
» Bars ar parkou, war ar c'hleuziou ;
» Bleûn bâlan, spern-gwenn ha burlu
» 'Welan en drò d'în, a-beb-tu.

» Ann evned a gân uz d'am fenn,
» Er wezenn faou hag en derwenn,
» Ha pelloc'h dûhont ar goukou,
» Hag ann durzunel, er c'hoajou.

» Filons donc, filons avec courage; — le fil est ren-
» chéri de deux sous — la livre, au dernier marché.....
» — Le soleil n'est pas encore près de se coucher. —

» Là-bas, dans la prairie, il y a des faneurs, —
» tout mouillés de sueur..... — Il vaut mieux, bien
» mieux être — à filer sur le seuil de sa porte! —

» A présent il y a des fleurs partout, — dans les
» champs, sur les fossés; — fleurs de genêts, d'aubé-
» pine blanche et digitales, — je vois de tous côtés
» autour de moi. —

» Les oiseaux chantent au-dessus de ma tête, —
» dans le hêtre et le chêne, — et plus loin là-bas, le
» coucou, — et la tourterelle, dans les bois. —

» Eùz hò c'hlewet, ha tost ha pell,
» Mé gàn iwé a vouez huël,
» Hag al lin di-war ma c'heïell
» Ez ia en neud war ma c'hânell.

» Med kûzet èz ann heol, me gred,
» Ha war ma c'harr ez oùn bépred : —
» Bara zégal, laès ha krampoez,
» Ha setu koan ann néerez !

» Ré-all 'zò a debr bara-gwenn,
» A debr kik-bîr, ev chistr melenn,
» Ann dud pinvidik ar ré-zé, —
» N'int ket eurusoc'h, martézé. —

» 'Liès hò gwelan ò trémenn,
» Dibaot ez hò gwelet laouenn,
» Ataò 'zò eûn dra hò nec'han,
» N'hò c'hlewan morsé ò kânan.

» En les entendant et près et loin, — je chante aussi,
» à haute voix, — et le lin de ma quenouille — s'en
» va en fil sur ma bobine. —

» Mais le soleil est couché, je crois, — et je suis
» encore sur mon rouet : — du pain de seigle, du lait
» et des crêpes, — et voilà le repas de la fileuse ! —

» D'autres sont qui mangent du pain blanc, — qui
» mangent du rôti et boivent du cidre doré, — les
» riches ceux-là ; — ils n'en sont peut-être pas plus
» heureux. —

» Souvent je les vois passer, — et rarement je les
» vois joyeux, — quelque chose les inquiète toujours,
» — je ne les entends jamais chanter. —

» Mé c'houlenn eûz Zalwer ar bed
» C'heuill he c'hourc'héméno bépred,
» N' c'hoûlennan ket pinvidigez,
» Bewan ha merwell néerez.

» Ma c'harr, ma gwerzid, ma c'heïell,
» Ha ma neûd-lîn war ma c'hânell,
» Gant-èz ouzou gônid bara,
» 'Wit-zé hò c'hâran dreist peb-tra ! » —

» Moi je demande au Sauveur du monde — de suivre
» toujours ses commandements ; — je ne demande pas
» la richesse, — mais vivre et mourir fileuse. —

» — Mon rouet, mon fuseau, ma quenouille, —
» et mon fil de lin sur ma bobine, — avec eux je sais
» gagner du pain, — et c'est pourquoi je les aime par
» dessus toute chose ! » —

IEZ KOZ HON ZÂDO.

IEZ KOZ HON ZADO.

Piou lavar ez è marw en Breiz
Speret ar rè-gòz hag hò feiz,
Hag é kollomb hon iez beb-deiz ? —

Piou lavar vezò ar Gallek
A dréc'hò war ar Brézònek,
War ann derw kàled ann hàlek ? —

Beò-mad è speret hon zàdò,
Ha keit hag ar bed é pàdô,
Rag mui hen kàromb 'wît màdô.

Hon gwerziou kòz, nì hò c'hân c'hoaz,
Er menez, war aod ar môr-glaz,
'Vel hìriò, hò c'hànò warc'hoaz.

LA VIEILLE LANGUE DE NOS PÈRES.

Qui dit que sont morts en Bretagne, — l'esprit des anciens et leur foi, — et que, chaque jour, nous perdons notre langue ? —

Qui dit que ce sera le Français — qui vaincra le Breton, — ou le saule, le chêne solide ? —

Il est bien vivant, l'esprit de nos pères, — et aussi longtemps que le monde il durera, — car nous le préférons à la richesse. —

Nos vieilles poésies, nous les chantons encore, — dans la montagne, sur le rivage de la mer bleue; — et comme aujourd'hui, nous les chanterons encore demain. —

Keït ma vô bruk en Breiz-Izell,
Hag en aod ar môr glaz rec'hell,
Hon iez kòz na hell ket merwell.

Kasset skolerienn war ar maès,
En peb bourk, en peb tiègez,
Ewit òber brézel d'hon iez;

Kaer ho pèzò kass skolerienn,
Paotred Breiz 'zò kaled hò fenn,
Ha n'hò zelaoufònt ket a-grenn.

Mar na dròc'het teod ar bùgel,
Kerkent ha ma teû da c'hénel,
'Vézò poan gollet hò brézel.

Ha mar bé hon beg alc'houezet, —
Eûz hò beziou, en peb béred,
Ar ré-gòz ò sével 'wellfet;

Aussi longtemps qu'il y aura de la bruyère en Basse-Bretagne, — et sur le rivage de la mer bleue des rochers, — notre vieille langue ne saurait mourir. —

Envoyez des maîtres d'école dans nos campagnes, — dans chaque bourg, dans chaque ferme, — pour faire la guerre à notre langue ; —

Vous aurez beau envoyer vos maîtres d'école, — les gars d'Armor ont la tête dure, — et ne les écouteront nullement. —

Si vous ne coupez la langue de l'enfant, — de l'enfant qui vient de naître, — ce sera peine perdue que toute votre guerre. —

Et si vous nous fermez la bouche, — de leurs tombes, dans chaque cimetière, — vous verrez les anciens se relever ;

'Wit deski d'hon bugaligou
Komz hò iez, kâna hò gwerziou,
Ha darempred ar pardòniou.

Leusket tud Breïz, paotred Brò-C'hall,
Leusket-hè, na reônt tra fall,
Troët hò spéret e lec'h-all.

Leusket ganeomb hon c'hòz-kiziou,
Hon ilizou hag hon c'hroaziou,
Ha iez ar rè 'gousk 'n hò beziou.

Hon c'hontadellou tâl ann tân,
Goudé al labour hag ar boân,
En pâd ar goanv, a-c'houdé koân.

Leusket ganeomb hon bêleïenn,
'Wit lâret d'imb aun ôférenn,
A glew peb-unan penn-da-benn :

Pour apprendre à nos petits enfants, — à parler leur langue, à chanter leurs *gwerz*, — et à fréquenter les *pardons*. —

Laissez les enfants de Breiz, gens de France, — laissez-les, ils ne font point de mal, — et tournez ailleurs votre esprit.

Laissez-nous nos vieilles coutumes, — nos églises et nos croix, — et la langue de ceux qui dorment dans leurs tombeaux ; —

Nos contes auprès du feu, — après le travail et la peine, — durant l'hiver, après le repas du soir.

Laissez-nous nos prêtres, — pour nous dire la messe, — que chacun entend, d'un bout à l'autre ; —

Ar pardòuiou pa deû ann hanv,
Lec'h ma 'z aimb holl, ha iac'h ha klanv,
Da bédi, dánsall hag evfàn. —

Ar rè-iaoûank d'òber al lez,
D'ar plac'hik koant, ar benn-herez
'Choantaôut d'hanter tiègez.

M'hen tou' bugalè Breiz bikenn
Na raint dizurz en neb tàchenn,
Ha na em glemfònt ket a-grenn.

Hogen làzaù hon iez kàret,
'Wit-zé, tud Gall, na réefet ket,
N'hò pézò med amzer gollet.

'Vel ar bleûn bàlan cr parkou,
En doùar Breiz 'sav ilizou,
Kroazou-mén, zòniou ha gwerziou !

Et les pardons. quand vient l'été, — où nous allons tous, bien portants ou malades, — pour prier, pour danser ou pour boire. —

Les jeunes (y vont) pour faire la cour, — à la jolie fille, à la *pennherez* — qu'ils désirent pour moitié de ménage (pour femme). —

Je le jure, les enfants de Breiz, jamais — ne commettront de désordre en aucun lieu, — et ne se plaindront en aucune façon. —

Mais tuer notre langue bien-aimée! — pour cela vous ne le ferez pas, gens de France, — et vous n'aurez que du temps perdu! —

Comme la fleur de genêt dans nos champs, — sur la terre de Breiz poussent des églises, — des croix de pierre, des *sônes* et des *gwerz*! —

TAOLEN AR GWERZIOU.

TAOLEN AR GWERZIOU.

TABLE DES POÉSIES.

OUVRAGE DU MÊME AUTEUR :

SAINTE TRYPHINE

et

LE ROI ARTHUR

MYSTÈRE BRETON

EN DEUX JOURNÉES ET HUIT ACTES.

Texte breton et traduction.

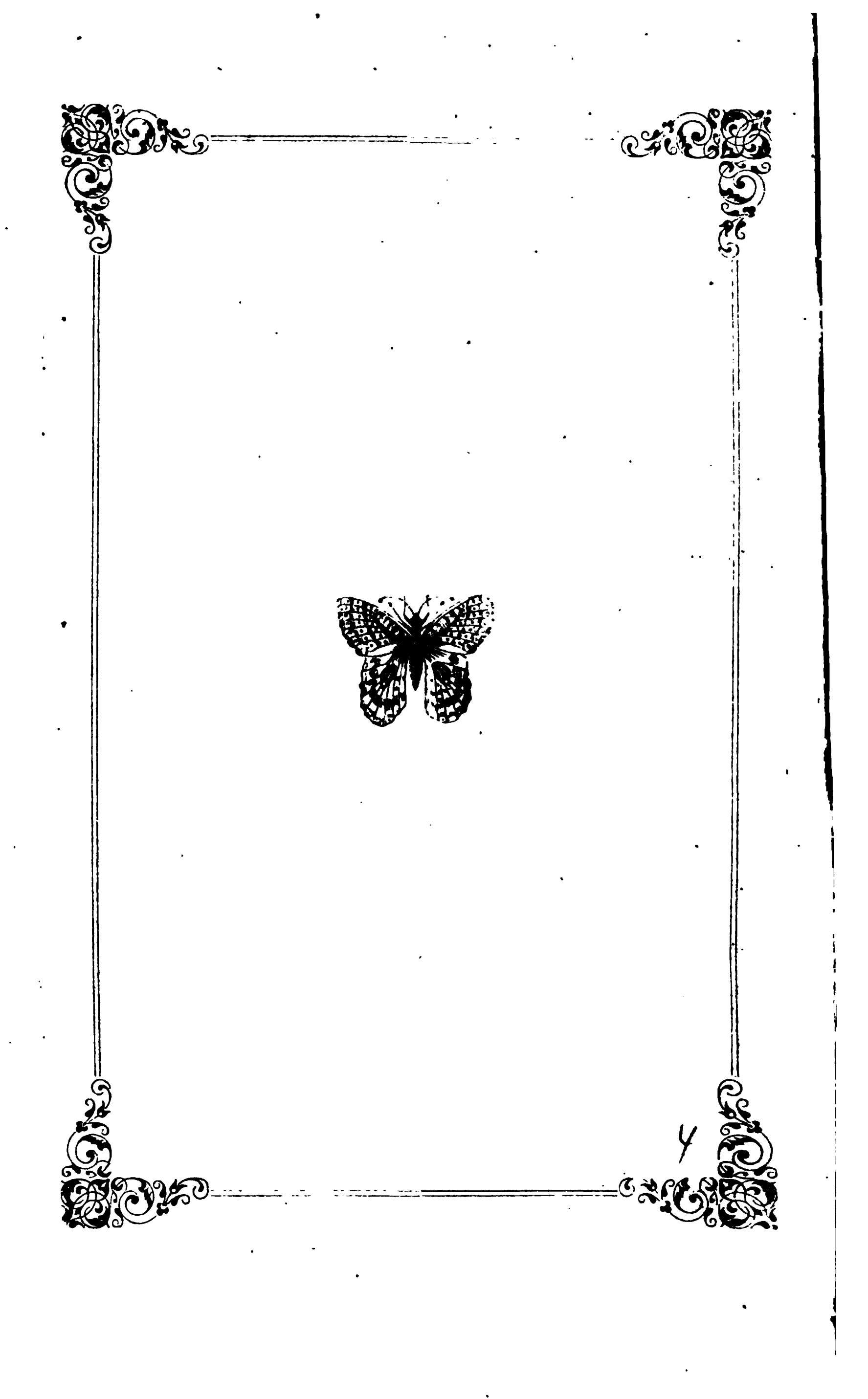
—

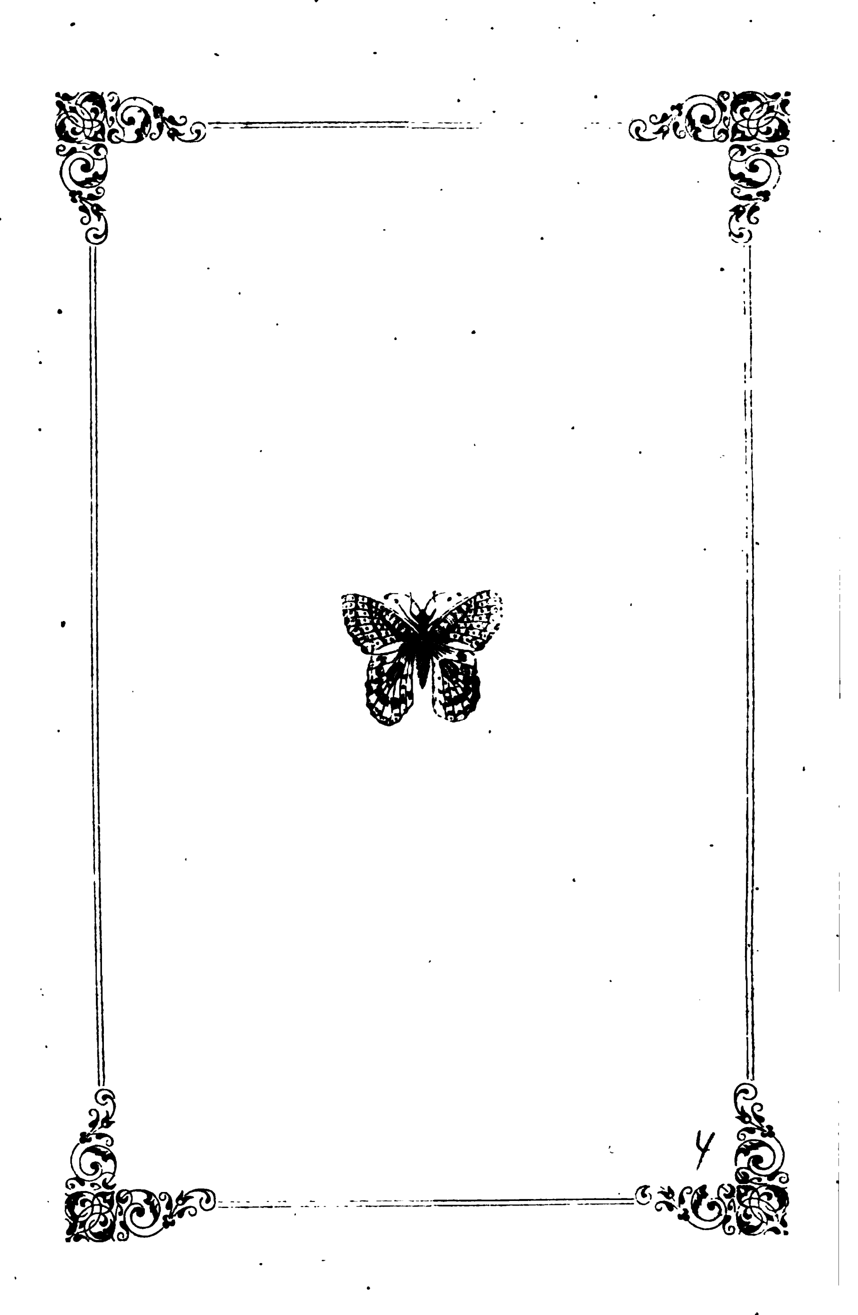
Prix : 3 fr.

—

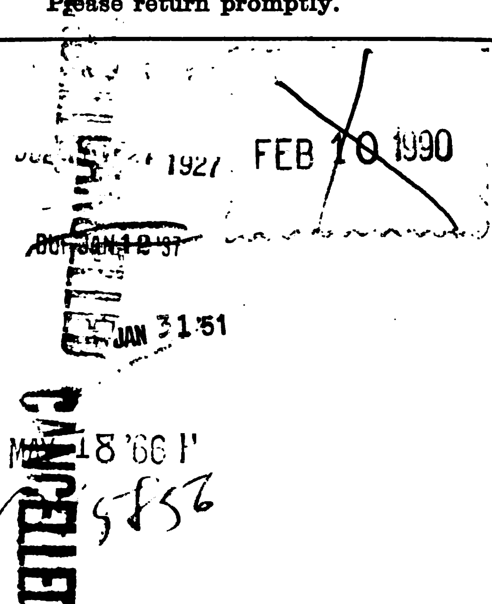
SE TROUVE :

A MORLAIX, chez J. HASLÉ, rue d'Aiguillon, 8.
A PARIS, chez SHULZ et THUILLÉ, rue de Seine, 12.
A NANTES, V. FOREST et E. GRIMAUD, place du Commerce, 1.
A QUIMPERLÉ, chez Th. CLAIRET, Éditeur.






3 2044 009 612 763


1927
FEB 10 1990
JAN 12 '37
JAN 31 '51
CANCELLED
MAY 18 '66 F

